

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination continue.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ORGANE DES INSTITUTEURS CATHOLIQUES DE LA PROVINCE DE QUEBEC

PARAISSANT TOUS LES MOIS

VOL. XI

MONTRÉAL, JANVIER 1893

No 9

SOMMAIRE.

EXPOSITION DE CHICAGO. — ACTES ET DOCUMENTS OFFICIELS : Erection de municipalités scolaires — Nominations diverses. — PÉDAGOGIE ET ENSEIGNEMENT : Conséquences des fautes — De l'étude des sciences naturelles à l'école primaire — La Fontaine — Composition française — Entretien sur les os — Exercices de mémoire et de récitation — Dictées d'orthographe usuelle — Phrases à corriger — Exercices de calcul. — TRIBUNE LIBRE : Problèmes à résoudre — LECTURE POUR TOUS : A propos de réformes dans l'enseignement — L'instruction des enfants — Inscription pour les livres — La discrétion — Du choix des lectures — Hygiène, Comment se préserver des refroidissements — La femme de ménage — De la mauvaise humeur — La légende de l'Eau, du Feu, du Vent et de l'Honneur — Renseignements historiques — Développement de la population aux Etats-Unis — Variétés. — BIBLIOGRAPHIE. — CONDITIONS D'ABONNEMENT AU JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE. — ANNONCES.

EXPOSITION DE CHICAGO

(Circulaire)

La circulaire suivante vient d'être adressée à toutes nos maisons d'éducation :

Il a été décidé, à Chicago, qu'il ne sera pas reçu d'objets pour l'exposition, après le dix avril.

Nous prions donc les directeurs et les directrices de nos maisons d'éducation, les instituteurs et les institutrices, de voir à ce que les travaux entrepris par leurs élèves soient terminés le plus tôt possible.

Ces travaux ne devront pas être trop considérables pour chaque école, et il est important qu'un examen attentif préside à leur choix. Nous comptons pour cela sur le dévouement éclairé de ceux qui ont la charge de nos diverses institutions.

C'est, il nous semble, le lieu de le dire : la circulaire adressée dès le mois de février dernier, par l'honorable M. Ouimet,

surintendant de l'Instruction publique, aux établissements d'éducation de la province de Québec, et l'appel chaleureux de Nos Seigneurs les évêques ont été accueillis avec empressement.

On s'est mis à l'œuvre sans retard.

Tous nos collèges, nos couvents, nos écoles normales, nos académies, un grand nombre d'écoles primaires et d'écoles modèles, figureront à l'Exposition scolaire qui se prépare. Nos instituts religieux d'hommes et de femmes — à très peu d'exception près — y enverront des ouvrages de leurs différentes succursales. Plusieurs instituteurs de la campagne ont apporté à cette entreprise un dévouement dont nous aimons à leur rendre hommage. C'est un concours de toute la province de Québec que nous pouvons annoncer, et nous espérons voir se réaliser le désir que nous avons formé, au début, de faire une œuvre qui sera à l'honneur de la religion et de notre pays.

Nous aurons, à l'Exposition, des documents destinés à faire connaître nos lois scolaires et notre système d'éducation, les photographies de nos principaux établissements, une notice historique sur chacun d'eux avec les statistiques qui en font voir le développement, l'exposé des méthodes suivies dans l'enseignement à des divers degrés, et dans les instituts spéciaux comme ceux des Sourds-Muets et des Aveugles ; des compositions d'élèves, des cahiers d'honneur, des dessins, des ouvrages manuels, des cahiers de devoirs journaliers tels qu'ils ont été remis aux professeurs, avec les remarques et les corrections de ces derniers etc., etc.; nous ne pouvons tout mentionner ici. Mais un ouvrage considérable a été fait en quelques mois, et nous offrons nos

remerciements et nos félicitations à ceux qui l'ont accompli. Quel jugement porteront les examinateurs, les spécialistes, les étrangers sur ces travaux variés et sur ces méthodes? Nous l'ignorons. Dans tous les cas, l'Exposition aura cet avantage de permettre de constater ce qu'il y a de bon et de défectueux dans notre système, ce qu'il faudra conserver ou réformer.

Tous les travaux soigneusement et solidement encaissés pourront être envoyés par *express* à l'adresse indiquée sur la carte qui accompagne cette circulaire, à partir du 1er février.

Les frais de transport seront payés à Montréal.

On est instamment prié de ne pas attendre plus tard que le 1er mars pour faire cet envoi.

On n'aura qu'à fixer la carte ci-jointe sur le haut et l'un des côtés de la caisse, en ayant le soin d'y ajouter le nom de l'école, du collège ou de l'institut.

Chaque maison-mère devra mettre ensemble les travaux de ses diverses maisons.

Nous serions bien reconnaissant aux Supérieurs, à messieurs les Principaux et aux Instituteurs, s'ils voulaient nous envoyer, sous pli cacheté, une liste assez détaillée des ouvrages, des tableaux, des albums et des cahiers qu'ils destinent à l'Exposition.

Que l'on veuille à ce que le nom de chaque élève soit inscrit sur son travail, ainsi que son âge. Il sera pris le plus grand soin de ces travaux que l'on nous confiera.

Monseigneur l'archevêque a bien voulu mettre à notre disposition pour les recevoir sa nouvelle cathédrale. Nous aurions aimé à en faire une exposition ici même, avant de les expédier à l'Exposition Colombienne, mais le temps nous fait absolument défaut. Ils partiront encaissés, tels que nous les aurons reçus, vers le 15 de mars, et nous serons à Chicago pour surveiller leur installation. L'Exposition terminée, ils seront fidèlement renvoyés à leurs propriétaires.

P. N. BRUCHESI, CHAN.,

Com. de la Prov. de Québec, pour la partie scol. cathol., à l'Exp. de Chicago.

Archev. de Montréal, le 20 janvier 1893.

P.-S.—Prière à tous ceux qui doivent prendre part à l'Exposition scolaire de nous envoyer le nom et l'adresse de leur établissement. Prière aux communautés de donner la liste de leurs succursales. Cette liste nous est demandée par les directeurs de l'Exposition et sera insérée dans le catalogue officiel, que l'on prépare actuellement à Chicago.

Nous donnons ici l'adresse à laquelle chaque caisse et chaque paquet devront être expédiés à Montréal :

M. le chan. BRUCHESI, Commissaire,
Nouvelle cathédrale catholique,
Rue Dorchester, Montréal.

Actes et Documents officiels

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, en conseil, de nommer l'honorable Thomas Chapais, membre du Conseil Législatif de la province de Québec, de la cité de Québec, membre du comité catholique du Conseil de l'Instruction Publique, en remplacement de l'honorable J. G. Bossé, juge de la Cour du Banc de la Reine, démissionnaire.

LOUIS P. PELLETIER,
Secrétaire.

Gazette officielle, 17 décembre dernier.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, en date du 14 décembre courant (1892), de faire les nominations suivantes, savoir :

Commissaires d'écoles :

Comté de Saguenay, Saint-Patrice de la Pentecôte : M. Philippe Poitras, en remplacement de M. Louis Gauthier, qui a quitté la municipalité.

Comté de Témiscouata, Trois-Pistoles. No 1 : M. Joseph Rioux, seigneur, en remplacement de M. Wilfrid Massé, qui a quitté la municipalité.

Comté de Terrebonne, Saint-Sauveur : M. Moïse Raymond dit Labrosse, en remplacement de M. Elie Beaulieu, décédé. — *Gazette officielle*, 17 décembre dernier.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Détacher de la municipalité de Saint-Joseph, comté de Beauce, les lots du cadastre de la paroisse Saint-Joseph de Beauce, savoir : depuis et y compris les lots numéros 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515

516, 517, 518, 519, 520, 521, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 540, 508, et depuis et y compris le lot No 631 jusqu'à et y compris le lot No 677 du dit cadastre, pour en former une municipalité scolaire, sous le nom de municipalité du village de Saint-Joseph, dans le comté de Beauce, et modifier l'arrêté en conseil du 16 novembre dernier (1892), en conséquence.—*Gazette officielle*, 24 décembre dernier.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

AVIS

Détacher de la municipalité de Clifton, comté de Compton, les lots suivants, savoir : Nos 1, 2, 3 et 4, du 11e rang, et les lots Nos 1 et 2, du 10e rang, du canton de Clifton, et les annexer pour les fins scolaires, à la municipalité de Barford, comté de Stanstead.

Cette annexion ne devant prendre effet que le premier de juillet prochain (1893).—*Gazette officielle*, 24 décembre dernier.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, en date du 4 janvier courant (1893), de nommer M. Onésime Boislard, commissaire d'écoles pour la municipalité de Chester Nord, comté d'Arthabaska, en remplacement de M. Ferdinand Hamel.—*Gazette officielle*, 7 janvier courant.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, en date du 3 janvier courant (1893), de faire les nominations suivantes, savoir :

Commissaires d'écoles.

Comté de Bellechasse, Beaumont.—N. Onésime Vallière, en remplacement de M. Elzéar Lévesque.

Comté de Chateauguay, Saint-Jean Chrysostôme, No 1.—M. William Gleason, en remplacement de lui-même.—*Gazette officielle*, 7 janvier courant.

Pédagogie et Enseignement.

CONSEQUENCE DES FAUTES.

CORRECTIONS.

De tout ce qui impressionne l'enfant, rien ne peut le frapper plus que les résultats de ses propres actions. Ces résultats s'incorporent en quelque sorte dans son être un à un et constituent sa pratique, son expérience, son savoir. Il suit de là que, pour qu'un enfant se corrige d'un défaut, il convient que de l'exercice de

ce défaut découlent des conséquences qui, en le punissant vivement, l'éclaircissent et lui fassent prendre une voie moins funeste pour lui. Mais il faut distinguer, dans les résultats d'une action, les conséquences *directes* et les conséquences *indirectes*. Votre fils ment et vous ne le croyez plus, c'est une conséquence directe de son défaut ; il ment et vous le châtiez, c'est une conséquence indirecte due au défaut de l'enfant et à votre intervention. Or, entre les conséquences directes et les conséquences indirectes qui tendent à corriger les enfants, il y a cette différence que les unes sapent les défauts dans leurs causes, et les autres dans leurs effets. C'est-à-dire que, avec les premières, ce ne sont pas les parents qui corrigent les défauts, mais ce sont les enfants eux-mêmes qui se corrigent en voyant par l'expérience que leurs défauts sont pernicieux et leur nuisent. Justifions ceci par des exemples :

Vous avez un enfant gourmand ; il vole vos confitures, vous le surprenez et vous lui donnez une forte correction : résultera-t-il de là qu'il doive cesser d'être gourmand ?—Non ; car la pensée intime que les confitures sont excellentes et qu'on est heureux d'en manger, demeure en lui. Il se dira seulement qu'il ne faut voler des confitures que dans des circonstances où l'on n'a point à craindre d'être découvert.

Autre exemple : votre enfant se fâche et, dans son impatience, il gesticule et fait tomber dans le feu le joujou qu'il aime le plus ; vous l'avertissez ; mais, préoccupé de ce qui l'irrite, il ne fait pas attention à ce que vous lui dites ; vous courez au secours du joujou, mais il est trop tard : le feu l'a consumé ; l'enfant comprend que l'impatience joue de mauvais tours à ceux qu'elle entraîne.

Cependant les corrections, à l'occasion des fautes pour lesquelles un enfant est pris en flagrant délit, et surtout si ces corrections échappent, comme par la force des circonstances, peuvent avoir quelque chose de salutaire. Elles rendent la constatation des vices plus saillante ; elles font sentir la répulsion qu'ils inspirent ; elles confondent dans les souvenirs la faute et la peine, et elles produisent une sorte de

situation prédisposante favorable à l'emploi des châtimens rationnels qui peuvent être opportuns.

L.-L. VALLÉE.

DE L'ÉTUDE DES SCIENCES NATURELLES À L'ÉCOLE PRIMAIRE.

Comme leur nom l'indique, les sciences naturelles ont pour but l'étude de la nature ; leur domaine s'étend donc sur la structure de la terre et sur tous les êtres qui en recouvrent la surface. De tous ces êtres, l'homme est, sans contredit, le plus parfait et le plus noble. Son organisation matérielle présente un ensemble admirable où la beauté des formes s'allie à l'harmonie des organes : on dirait que Dieu, en le créant, a voulu donner une preuve éclatante de son génie créateur. Et puis, cette essence spirituelle, cette âme raisonnable qui nous permet d'avoir conscience de nos actes et qui constitue ainsi le principe de notre perfectibilité, ne fait-elle pas de l'homme le roi de la création ?

Ceci étant posé, est-il admissible que cet homme-roi, au milieu de l'infinité des êtres qui l'entourent et qui paraissent n'exister que pour lui, n'utilise pas son intelligence pour apprendre à les connaître afin de les faire mieux servir à la satisfaction de ses besoins ? Toutes les grandes manifestations de l'esprit humain, qui font la gloire et le bonheur de l'humanité, sont-elles autre chose que le résultat de l'étude de la nature ? Sans cette étude, la machine à vapeur ne nous prêterait pas son puissant concours ; sans elle, l'électricité ne serait pas la messagère prodigieuse de notre pensée, l'agriculture n'aurait pas même entrevu ses premiers progrès, en un mot, nous serions encore à l'origine de la civilisation.

Mais objectera-t-on peut-être, ce n'est pas l'enseignement des sciences naturelles à l'école primaire qui pourra valoir à la société, des hommes comme Watt, Volta, opernic, etc. ; en d'autres termes, ce n'est pas cet enseignement élémentaire qui fera faire un pas de plus à la science,

et celle-ci, pour ne pas être condamnée à rester éternellement stationnaire, demande à être cultivée non par des enfants mais par des hommes, et non par des hommes ordinaires mais par des intelligences supérieures.

En effet, il est plus que probable que les élèves de nos modestes écoles primaires ne seront jamais appelés à étendre le domaine scientifique, mais serait-il puéril de prétendre que la marche de la science est intimement liée à l'enseignement scientifique élémentaire qui en constitue, en définitive, le premier échelon ? Pour que l'homme s'intéresse à l'étude de la nature, n'est-il pas absolument indispensable de lui rendre cette étude accessible et aimable dès l'enfance ? Et si nous laissons l'enfant dans l'ignorance la plus complète des choses de la nature, des phénomènes qui se passent dans et autour de lui, n'est-il pas à craindre que dans un âge plus avancé, il ne lui vienne jamais le désir d'ouvrir le livre de la nature ?

D'ailleurs, au point de vue purement pratique et utilitaire, l'enseignement élémentaire des sciences naturelles a sa place marquée à l'école primaire. L'enfant, par une étude même superficielle de son organisation animale, par une connaissance même générale des grands principes d'hygiène, saura prévenir bien des complications compromettantes pour sa santé et pour son existence ; il comprendra la nécessité de la ventilation, l'importance d'une alimentation convenable ; il saura se mettre en garde contre les variations de température inhérentes à notre climat ; il aura soin d'alterner le travail et le repos dans une juste mesure, afin de favoriser le développement et le jeu régulier de ses organes ; il estimera à une haute valeur la propreté, la tempérance, l'activité, la moralité, etc. ; il considérera comme un grand devoir la pratique constante de ces vertus qui, tout en conservant les individus, relèvent la société en la moralisant ; il ne perdra pas de vue qu'une conscience tranquille est la meilleure gardienne de la santé, et c'est ainsi que les leçons d'hygiène deviendront, pour ainsi dire, le régulateur de sa vie.

L'étude des animaux, quelque élémentaire qu'elle soit, fournira à l'enfant des connaissances aussi variées qu'utiles. Elle lui apprendra à connaître le règne animal si intéressant à plus d'un titre ; elle mettra en relief les services que nous rendent certains animaux et la manière d'en tirer le meilleur parti possible ; elle vulgarisera les moyens de détruire ceux qui nous sont nuisibles ; elle inspirera à l'enfant le sentiment de douceur et de pitié envers ces êtres qui, bien que nous étant inférieurs par l'intelligence, ont, comme nous, reçu la sensibilité en partage.

Le règne végétal, à son tour, sera pour l'enfant une source féconde d'observations instructives. La connaissance des plantes et de leurs organes essentiels, leur mode de structure, les conditions de leur développement et de leur multiplication, les caractères distinctifs des plantes nuisibles et vénéneuses, ne sont-ce pas là autant de points parfaitement à la portée de l'intelligence de l'enfant et qu'il n'est permis à personne d'ignorer ? Et ces mêmes connaissances ne constituent-elles pas la base de l'agriculture, cette branche capitale de l'activité humaine et la condition première du bien-être social ?

Les minéraux enfin, bien que privés de vie, jouent un rôle tellement important dans la nature que l'enfant doit au moins savoir les distinguer et en connaître les propriétés essentielles. Il faut qu'il sache et comprenne que le monde vivant doit son existence au règne minéral ; que les plantes, les animaux et lui-même ne sont autre chose que des minéraux associés suivant les lois naturelles. Il faut qu'il se rende compte des services immenses que rend ce monde inerte au commerce et à l'industrie ; il faut qu'il n'ignore pas comment l'homme est parvenu à transformer, en richesses véritables, ces corps d'une apparence si grossière, d'une utilité à première vue si douteuse.

Instruit de cette façon, l'enfant ne restera pas à ses yeux une énigme inexplicable ; la nature, au milieu de laquelle il vit et se meut, cessera d'être pour lui un immense problème ; il aura soulevé au moins un coin de ce voile mystérieux dont l'ignorance tend trop souvent à re-

couvrir la création ; il admirera l'harmonie parfaite qui règne dans les éléments si divers de l'univers et, devenu homme, il saura échapper aux influences du matérialisme, et sa religion sera non seulement l'amour du beau, du vrai et du juste, mais encore l'amour et l'adoration du Créateur, auquel il s'élèvera par la contemplation de ses œuvres.

L'enseignement élémentaire des sciences naturelles présente donc, au point de vue utilitaire, des avantages incontestables. Mais c'est surtout comme moyen de culture générale que les sciences naturelles offrent des ressources précieuses dans l'œuvre de l'éducation.

En effet, tout le monde admet que l'enseignement, pour être rationnel, doit être essentiellement basé sur l'observation. Or, y a-t-il rien qui se prête mieux à l'observation et à l'expérimentation que la nature ; cette nature qui nous entoure de toutes parts, au milieu de laquelle l'homme vit et s'agit ? Il semble vraiment que le besoin de l'observer nous soit inné. Quel bonheur l'enfant n'éprouve-t-il pas à folâtrer au milieu d'elle ! Voyez comme il est attentif au gazouillement des oiseaux, comme il poursuit dans sa course vagabonde, le papillon velouté sur la verte pelouse, comme il associe à ses jeux le jeune agneau qui bondit dans la plaine. Voyez quel charme il trouve à présenter à sa mère le bouquet de violettes, à tresser sa couronne de marguerites, à promener son regard sur la prairie émaillée de mille fleurs diverses. On dirait qu'il sait déjà goûter tout ce qu'ont de poétique la brise qui agite doucement le feuillage, le ruisseau qui serpente capricieusement la vallée, l'air frais qui, de sa douce haleine, embaume la matinée printanière. Et l'on ne profiterait pas de cette tendance instinctive du jeune âge, on n'alimenterait pas ces aspirations naturelles ! Mais ce serait méconnaître les principes les plus élémentaires d'une éducation bien entendue.

Si l'enfant trouve son bonheur à observer la nature, emparons-nous, avec le même bonheur, de ce sentiment et faisons-en la base de notre enseignement. Montrons, à nos jeunes élèves, les choses

de la nature pour exercer leur perception ; faisons-les leur examiner pour éveiller leur attention, comparer pour provoquer leur réflexion, analyser et recomposer pour former leur raisonnement, décrire pour développer leur mémoire et leur imagination en même temps que pour polir leur langage. De cette manière, l'étude des sciences naturelles deviendra une source intarissable d'éléments éducatifs et la culture générale de l'enfant y trouvera un auxiliaire puissant et salutaire.

Mais, objectera-t-on sans doute, qu'adviendra-t-il des branches principales du programme ? N'auront-elles pas à souffrir de cette invasion des sciences naturelles ? Nous sommes d'avis que, loin d'en souffrir, elles seront enseignées avec plus de succès que par le passé. Quoi de plus facile, en effet, que de faire des sciences naturelles, le sujet de nos leçons de lecture, d'écriture, de style et même de calcul ? Ces leçons n'auront-elles pas un attrait nouveau, un charme particulier aux yeux de l'enfant, par le fait même qu'elles roulent sur sa matière de prédilection, sur les choses de la nature ?

Cependant, il importe que l'instituteur ait assez de connaissances pédagogiques et d'expérience, qu'il fasse un choix assez judicieux de livres classiques, que ses leçons soient précédées d'une préparation suffisamment soignée pour que l'enseignement des sciences naturelles puisse se combiner avantageusement avec celui des autres matières du programme et n'empêche pas les leçons de rester méthodiques ; il faut que le temps qu'il consacre à ses collections et aux excursions scientifiques ne vienne pas empiéter sur celui qui doit être affecté à l'enseignement des branches principales. Et ici, qu'on nous permette de le dire, nous croyons signaler un danger réel. Il y a des instituteurs qui se figurent avoir rempli consciencieusement leur tâche lorsqu'ils ont passé toute la journée à des causeries scientifiques ; ils poussent tellement loin l'amour des sciences naturelles que celles-ci deviennent leur unique préoccupation. Or, il est évident que c'est là fausser l'esprit du programme ; cet excès de soin donné à l'enseignement des

choses de la nature ne peut procurer à l'enfant, surtout au futur ouvrier, les connaissances pratiques dont il sentira bientôt l'impérieux besoin. Et qu'on ne se le dissimule pas, tel instituteur, pour qui les sciences naturelles sont une matière favorite, leur sacrifiera même, sans s'en apercevoir, des leçons de première nécessité ; dans ce cas, nous lui déclarons qu'il perd de vue le but de l'instruction populaire. Il importe donc de considérer les sciences naturelles, non pas comme pouvant remplacer une branche quelconque du programme, mais comme éminemment propres à en faciliter l'enseignement et en rendre l'étude agréable.

J. DE BROUWER,

La Gymnastique scolaire.

LA FONTAINE.

(Un instituteur essaie de donner à ses élèves une idée du caractère de la Fontaine et de ses fables.)

Tous, mes enfants, vous connaissez ces fables "divines" (*) dans lesquelles la Fontaine nous rapporte les conversations qu'il a entendues et les choses qu'il a vues dans les bois, dans les prairies, sur le bord des ruisseaux et même au fond des étangs. Depuis le plus redoutable et le plus puissant des animaux, Sa Majesté le Lion, jusqu'au plus humble et au plus petit, jusqu'à la souris mignonne blottie dans son trou, il les a tous observés et tous l'ont intéressé ; il était leur confident et leur ami, le témoin sympathique de leurs joies et de leurs peines. Un jour, on ne le voit pas arriver à l'heure du déjeuner, et quand enfin il rentre à la maison et qu'on lui demande la cause de ce retard : "La voici, répond-il : en me promenant dans la campagne, j'ai rencontré des fourmis qui conduisaient au cimetière une de leurs compagnes ; j'ai voulu, moi aussi, honorer la mémoire de

(*) Ce mot est de Mme de Sévigné ; écrit à Bussy-Rabutin, elle lui dit : "Faites-vous envoyer promptement les *Fables* de la Fontaine ; elles sont divines... C'est une manière de narrer et un style à quoi l'on ne s'accoutume point."

la défunte, rendre hommage aux vertus laborieuses de sa race, et, quoique étranger à la famille, je me suis joint aux parents et aux amis qui suivaient le convoi, j'ai assisté à toute la cérémonie et ne suis parti que quand le corps eût été confié à sa dernière demeure." Il ne faut pas vous étonner si la Fontaine nous a parlé des bêtes avec tant de charme et de vérité; il était devenu un des leurs, et ses amis le traitaient comme tel: quand Mme de la Sablière, qui lui donnait l'hospitalité, voulut vivre dans la retraite, réforma sa maison et congédia presque tous ses serviteurs, elle disait: "Je n'ai gardé que mes trois bêtes, mon chien, mon chat et la Fontaine." La vieille domestique qui le soignait dans une maladie grave s'exprimait ainsi sur son compte: "Jamais le bon Dieu n'aura le courage de le damner, car il est plus bête que méchant." Grâce à cette réputation de bêtise solidement établie, la Fontaine allait et venait au gré du caprice et de la fantaisie et disait de lui-même:

*Je suis chose légère et vole à tout sujet,
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet.*

Quand il avait commis une grosse bévue, fait une grave étourderie, manqué aux usages du monde, Mme de la Sablière s'écriait avec désespoir: "Ah! mon cher la Fontaine, comme vous seriez bête si vous n'aviez pas tant d'esprit!" Le bonhomme accueillait l'épithète d'un sourire fin et malicieux; car c'était de dessein prémédité qu'il était distrait, étourdi; il voulait qu'on le laissât vivre à sa guise, et, laissant tous ses contemporains goûter les fades plaisirs des salons, il s'en allait aux champs écouter les voix secrètes de la nature et

*Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et
(le frais.*

Aux plaisirs de la ville et de la cour, il préférerait l'observation et l'étude des animaux; il les faisait comparaître devant lui, donnant un rôle à chacun d'eux dans

Son ample comédie à cent actes divers

dont la scène était l'univers.

En effet, les fables de la Fontaine sont une comédie, et, à ce titre, elles nous pré-

sentent une image fidèle de la nature humaine. S'indigner contre les vices des hommes lui semblait une peine inutile et du temps perdu; il aimait mieux sourire et s'égayer, voir et faire voir l'humanité par le côté plaisant; c'est pour "tourner le vice en ridicule", pour nous faire la leçon d'une manière indirecte que les animaux

Sont devenus chez lui créatures parlantes: nous acceptons alors volontiers cette leçon parce qu'elle se dissimule sous un récit qui charme et qui plaît;

*Une morale nue apporte de l'ennui,
Le conte fait passer la morale avec lui.*

Au premier rang sur la scène, nous voyons monseigneur le Lion, qui est le roi des animaux par le droit de la griffe et qui, à ce titre, vit aux dépens de ses sujets, "sur la bourse publique". Après lui vient seigneur Ours; c'est un maître sot, lourd et pesant, qui, habitué à une vie solitaire, fait tout à contresens lorsqu'il est en société, qui, pour chasser une mouche placée sur le nez de son ami,

*Vous empoigne un pavé et le lance avec rai-
[deur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche.*

Capitaine Renard est le courtisan impudent qui justifie tous les crimes du maître, qui ne se persuade pas que le faible puisse avoir raison et que le puissant ait jamais tort. Quant au Singe, possédé du besoin de remuer, de gambader et de grimacer, c'est le bouffon de bas étage, le farceur de table d'hôte, qui amuse par ses hâbleries de charlatan, par l'extravagance de ses grimaces, de ses contorsions et de ses gambades. Tous les animaux défilent ainsi devant nous, ayant chacun la physionomie qui lui est propre et le caractère que la nature lui a départi. C'est maître Baudet, bonne créature, qui marche

*Gravement, sans songer à rien:
c'est, monté "sur ses longs pieds".*

*Le héron au long bec emmanché d'un long
[cou:*

c'est le pétulant Pierrot, le coq turbulent et bruyant, la gazelle et la chevrete au pied léger, ma commère la carpe au ventre dodu, la tortue qui va d'un

train de sénateur ; c'est dom Pourceau qui pousse les cris que vous savez, même avant d'avoir vu les bouchers ; ce sont les grenouilles, "gent fort sotté et fort peureuse" ; c'est aussi la fourmi active et laborieuse qui ne songe qu'à remplir son grenier et son armoire, ménagère prévoyante que la Fontaine a quelque mérite à louer, lui qui fut une cigale imprévoyante et qui a résumé dans ces deux vers sa façon d'administrer son patrimoine :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu.

Mais, dans cette amusante galerie, aucune peinture n'est comparable à celle du Chat, du Grippeminaud le bon apôtre, de maître Mitis ; jamais peintre ou naturaliste n'a mieux esquissé et en termes plus spirituels les traits et le caractère de cette Majesté fourrée, de ce doucet à figure béate, au minois hypocrite, qui, comme Tartuffe, a une humble contenance,

Un modeste regard et pourtant l'œil luisant.

C'est quelquefois une sage et discrète personne, un saint homme de chat ; c'est souvent aussi un mauvais garnement, moins attentif aux souris qu'au fromage, une bête scélérate, qui dans une méchanceté voit double profit à faire,

Son bien premièrement et puis le mal d'au-
[trui.

Mais c'est toujours un caractère indépendant : maître chat aime à prendre ses aises, il prétend ne faire que ce qui lui convient, et surtout il n'a aucun goût pour ce rôle de souffre-douleur que la brutalité de l'homme impose à tant d'animaux bons et dévoués, qui nous servent avec ardeur et nous aiment avec fidélité : plus petit et plus faible que beaucoup d'autres, le chat sait, par son courage, imposer le respect, même la crainte. Cette résistance intrépide qu'il nous oppose ne serait-elle pas la cause de la sévérité avec laquelle nous le jugeons ? serait-il embarrassé pour répondre aux injures de l'homme ? Il pourrait lui dire en sa langue : "Tu t'es mis en tête que tout est né pour toi seul, tu prétends faire servir tous les êtres à tes besoins,

et, pour récompense, ils ont de toi : "force coups, peu de gré" ; car ta justice,

C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice ; le symbole des ingrats, ce n'est point le serpent, c'est l'homme." La lecture des fables de la Fontaine nous défend contre ce penchant à la dureté ; car il aimait les bêtes, et, par une sensibilité naïve et attirante, il nous les fait aimer.

Notre fabuliste ne charme donc pas seulement les imaginations par des récits pleins de grâce et de variété ; il nous rend meilleurs par la sagesse aimable de ses leçons. Il avait, par conséquent, le droit de dire que les fables sont des "inventions utiles et tout ensemble agréables, qui répandent insensiblement dans les âmes les semences de la vertu." (TRIDON-PERONNEAU, *Etudes pédagogiques.*)

COMPOSITION FRANÇAISE.

Qu'est-ce que composer ? C'est, ainsi que le mot l'indique, rassembler et réunir dans un ordre rationnel, de manière à en faire un tout complet, toutes les pensées qui se rapportent à un sujet donné. Mais, avant de mettre à leur place les idées, il faut les découvrir ; et, quand on les a découvertes et mises en ordre, il reste à les exprimer. *L'invention, la l'exposition, l'élocution*, telles sont les trois parties qui constituent l'art de bien écrire ; recommandées par les plus anciens rhéteurs, elles se retrouvent dans les rhétoriques modernes et y conservent toute leur valeur.

Si naturelle cependant et si claire que soit cette classification, il semble que plusieurs maîtres ne l'aient pas toujours présente à l'esprit. A voir le peu de temps qu'ils consacrent, quand ils corrigent un devoir de composition française, à l'invention et à la mise en ordre des idées, et ce soin tout particulier qu'ils mettent à corriger les plus petites négligences de style et les plus pardonnables fautes d'orthographe, on serait tenté de croire qu'ils ne voient, dans les rédactions et compositions qui se donnent dans les classes, qu'un pur exercice d'élocution et, disons-le aussi, d'orthographe.

Il est nécessaire sans doute que l'instituteur relève dans les copies de ses élèves toutes les infractions aux règles de la grammaire, qu'il signale à leur attention toutes les locutions et expressions défectueuses qui se sont glissées dans leurs devoirs. Il est nécessaire aussi qu'il leur montre, à propos de ces mêmes devoirs, comment il est possible, soit en substituant à une expression impropre le terme exact et en supprimant les mots inutiles, soit en coupant habilement les phrases et en variant quelque peu les tours, comment il est possible d'obtenir un style à la fois clair et facile, sobre et précis. Mais, quelque importance que l'instituteur doive attribuer à la diction, il ne doit pas perdre de vue les deux autres parties dont se compose l'art de bien écrire, nous voulons dire l'invention des idées et leur mise en ordre. La forme est beaucoup, mais le fond est plus encore, puisque sans le fond il n'y a pas de forme possible.

Comment exercera-t-on les élèves au travail si délicat de la composition ? En commençant par les exercices les plus simples pour arriver graduellement aux devoirs les plus difficiles. Les livres de pédagogie ne manquent pas où l'on donne, à ce sujet, les plus utiles indications. On y recommande, notamment, de commencer tout d'abord par des exercices de composition exclusivement oraux. Puis on conseille de placer sous les yeux des élèves, pour qu'ils les examinent, un objet ou un être animé ; ils en discernent les parties, les énumèrent dans un ordre déterminé et rédigent un devoir qui reproduit, sur un plan donné, le sujet de l'entretien. Plus tard, le maître propose aux élèves le canevas d'un sujet : il les aide à en trouver le développement et il leur demande ensuite de le reproduire par écrit ; ou bien, une fois qu'ils sont familiarisés par les exercices précédents à formuler leurs pensées avec ordre et clarté, il leur demande de reproduire, d'après un cadre qu'ils auront choisi eux-mêmes, soit une lecture, soit une leçon, etc. . . .

Nous ne saurions trop engager nos maîtres à se bien pénétrer de ces sages conseils ; mais, à côté des procédés ra-

tionnels et excellents que l'on vient de rappeler, il en est un que nous prendrons la liberté de recommander tout spécialement et dont il serait possible, croyons-nous, de tirer le meilleur parti. L'homme imite par instinct dès sa naissance, et même un des caractères qui le distinguent de tous les animaux, c'est qu'il est de tous le plus imitateur. C'est par l'imitation, par exemple, que l'enfant s'habitue à tenir comme il faut le crayon ou la plume, et à tracer sur l'ardoise ou le papier des lignes de moins en moins irrégulières. C'est de même en observant son maître et en étudiant le mouvement de ses lèvres et les diverses inflexions de sa voix qu'il s'exerce à épeler les syllabes et les mots. Ce talent d'imitation auquel l'enfant doit ses premières connaissances, pourquoi ne l'employons-nous pas pour des études d'un ordre plus relevé et plus difficile ? Les grands écrivains classiques excellent à exprimer des pensées justes dans une langue nette, claire, élégante. Lisons, méditons ces maîtres excellents ; apportons à l'étude de leurs œuvres l'attention puissante et soutenue qu'elles méritent ; et peu à peu, sans que nous nous en doutions, ils nous révéleront, je ne dis pas tous leurs secrets, — le génie ne se donne pas, — mais au moins ce qu'il importe que nous sachions pour disposer logiquement et exprimer correctement nos propres pensées.

Rappelons-nous la méthode recommandée pour l'explication des auteurs français. Il ne suffit pas, pour expliquer une page française, de faire entendre une à une et séparément toutes les pensées qui s'y trouvent. On n'a d'un morceau de prose ou de poésie une connaissance complète que lorsque l'on en embrasse si bien d'un seul regard toutes les pensées que l'on puisse découvrir le principe même et la proposition qui les résume toutes et en constitue l'unité. Or, de même que, pour mieux voir et se rappeler plus facilement un grand nombre d'objets, on en distingue quelques-uns qui sont plus saillants et plus frappants que les autres, afin de grouper autour d'eux les objets de moindre importance, ainsi, pour voir plus

clair dans un morceau de prose ou de vers et se le remémorer plus sûrement, on y cherche les idées principales, afin de disposer et de réunir autour d'elles toutes les idées secondaires qu'elles renferment. Idée-mère du morceau, idées principales, idées accessoires : voilà ce qu'il importe, avant tout, de découvrir quand on explique une page d'un de nos grands écrivains. Or, ne voit-on pas qu'il y a entre les trois points dont il vient d'être parlé et les éléments mêmes de la composition une certaine analogie ? L'idée-maitresse du morceau, qu'est-ce autre chose que le sujet de la composition ? Les idées principales ne rappellent-elles pas ce canevas dont il était question tout à l'heure ? Enfin ne reconnaît-on pas dans les idées secondaires cet ensemble de détails, cette multitude de circonstances et de faits accessoires qui, en se groupant habilement autour de l'idée principale, la mettent en lumière et la font valoir, en même temps qu'ils donnent au discours le mouvement, la couleur, l'intérêt, la vie ? En sorte que, si l'on prend la peine, toutes les fois qu'on étudie une œuvre littéraire ou le fragment d'une œuvre littéraire, de le décomposer en ses éléments essentiels (idée-mère, idées principales, idées secondaires), on a sous les yeux les éléments mêmes d'une composition.

Voici, par exemple, une fable bien connue de La Fontaine :

LE SINGE ET LE CHAT

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat.
Commensaux d'un logis, avaient un commun maître.
D'animaux malfaisants c'était un très bon plat :
Ils n'y craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage :
Bertrand dérobaît tout ; Raton, de son côté,
Était moins attentif aux souris qu'au fromage.
Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardaient rôtir des marrons.
Les escroquer était une très bonne affaire ;
Nos galans y voyaient double profit à faire :
Leur bien premierement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : "Frère, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître :
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naitre
Propre à tirer marrons du feu,
Certes marrons verraient beau jeu."
Aussitôt fait que dit : Raton avec sa patte,
D'une manière délicate,
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts :
Puis les reporte à plusieurs fois ;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque.
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient ; adieu mes gens. Raton
N'était pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui flattes d'un pareil emploi,
Vont s'échauffer en des provinces
Pour le profit de quelque roi.

LA FONTAINE. (Livre IX, Fable XVI.)

Le maître a lu cette fable, et il l'a fait relire par un élève. Il s'agit de l'expliquer et, pour cela, de chercher tout d'abord la proposition générale qui l'embrasse et la résume tout entière. Cette proposition, il est facile de la découvrir : La Fontaine a pris soin lui-même de la détacher et de la mettre en pleine lumière dans la moralité qui termine l'apologue ; toute la fable se ramène à cette idée qu'il y a, dans le monde, des gens rusés et hypocrites qui, tout en se tenant à l'abri du danger, lancent les autres dans des entreprises hasardeuses dont ils recueilliront seuls le bénéfice. La Fontaine n'a en vue que les princes ; mais sa fable a une plus haute portée ; tout le monde en peut faire son profit.

Comment le poète arrive-t-il à nous donner cette leçon que la pratique et l'expérience de la vie ne tardent pas à nous apprendre ? Il suppose que le *singe* et le *chat* regardent avec convoitise des marrons qui rôtissent dans la cendre. Le singe décide le chat à tirer du feu les marrons. Le chat tire les marrons, et le singe les croque.

Voilà, réduit aux lignes essentielles, le cadre du sujet ; voilà, dans ce qu'il a de plus général, le plan de la fable. Il reste au poète à remplir ce cadre en y faisant entrer toutes les idées particulières qui peuvent et doivent y trouver place ; il lui reste, en se maintenant dans les limites du plan qu'il s'est tracé, à trouver toutes les circonstances intéressantes, tous les détails utiles qui animeront le récit et placeront en quelque sorte les choses sous nos yeux. Voyons comment procède La Fontaine. Tout d'abord, il commence par faire le portrait des deux personnages. Il appelle l'un Bertrand, l'autre Raton, Bertrand et Raton sont commensaux d'un logis et ont un commun maître. Paresseux, voleurs, malfaisants, ils mettent leur plaisir à faire le mal.—Un jour, au coin du feu, les deux fripons regardaient rôtir des marrons. Il y avait là matière à une très bonne farce. Pensez-donc : du même coup, ils satisfaisaient leur gourmandise et jouaient un tour à leur maître. Oui ; mais l'entreprise n'était pas sans danger : il fallait, pour y réussir de l'audace et de la prudence, du sang-froid et de l'habileté. Bertrand demande à Raton de tenter l'aventure, et, pour le décider, il emploie la plus persuasive éloquence. Frère ! Songez à tout ce que ce petit mot suppose de sentiments affectueux et cordiaux. En animal habile, le singe célèbre et exalte à l'envi les qualités du chat, tandis qu'il se place à dessein vis-à-vis de lui, dans un état marqué d'infériorité :

....Frère, il faut aujourd'hui

Que tu fasses un coup de maître :
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naitre
Propre à tirer marrons du feu,
Certes marrons verraient beau jeu.

Le discours de Bertrand est fort habile : la

scène que le poète décrit ensuite est d'une frappante vérité. Raton s'est laissé gagner par les paroles flatteuses de son compagnon : il tirera les marrons ; mais voyez quelles précautions il prend ! Au lieu de plonger précipitamment la patte dans le foyer, il écarte délicatement la cendre et retire les doigts ; puis, les reportant à plusieurs fois il tire d'abord un marron, puis deux, et puis trois en escroque."

Exerçons ainsi nos élèves à mettre en regard d'une idée principale toutes les idées particulières qu'elle renferme ; montrons leur comment, dans les morceaux français qu'ils ont lus, chaque point important donne lieu à un juste développement ; ne craignons pas d'entrer dans des détails ; soyons clairs et précis, et ces leçons tirées de la lecture attentive et intelligente de nos grands écrivains classiques, ils sauront, quand ils auront à composer et à écrire pour leur propre compte, en faire leur profit.

C. CAUSERET.

ENTRETIEN SUR LES OS

I

Mes amis, tous les vertébrés possèdent, à l'intérieur de leur corps, une sorte de charpente solide formée par les os. Paul, savez-vous à quoi sert cette charpente ?

—A soutenir les organes.

—Parfaitement ; peut-on l'apercevoir à l'extérieur ?

—Non, mais on peut la sentir.

—En effet, étendez la main sur la partie médiane du dos ; vous sentez l'épine dorsale que l'on nomme encore *colonne vertébrale* et qui est constituée par de petits os superposés appelés *vertèbres*. Suivez cette colonne vers son extrémité supérieure ; elle se termine par les os de la tête. Ces os sont assez nombreux ; ceux de la partie supérieure de la tête sont très durs, et ils forment, en se soudant entre eux, une boîte résistante, le *crâne*, dans laquelle le cerveau se trouve bien abrité.

Vers l'extrémité inférieure, de gros os sont soudés à la colonne vertébrale, ils forment une sorte de cuvette appelée "*bassin*" dont les bords sont représentés par les hanches : il importe que le bassin

soit très solide, parce qu'il supporte le poids de toute la partie supérieure du corps et qu'il sert de point d'attache aux membres inférieurs.

Les os de l'épaule correspondent à ceux du bassin ; mais leur rôle est différent : aussi sont-ils plus petits et ne sont-ils soudés ni entre eux, ni avec la colonne vertébrale.

—André connaît-il d'autres os ?

—Les os des membres.

—Ces os sont nombreux également ; il y a un os dans le *bras* et deux dans l'*avant-bras*, et, curieuse similitude, il existe également un os dans la *cuisse* et deux dans la *jambe*.

Etudions maintenant une partie importante du squelette, la *poitrine* et les *côtes*. Ces côtes sont arquées ; elles s'étendent de la colonne vertébrale à un os situé sur le devant de la poitrine, et dont vous sentez les extrémités à la base du cou et au creux de l'estomac ; c'est ainsi que la poitrine a la forme d'une cage osseuse assez résistante et très propre à protéger les organes délicats de la respiration et de la circulation.

II

Ne pensez-vous pas, Julien, que le squelette serait plus solide si tous les os étaient soudés entre eux ?

—Oui, monsieur ; mais il faut que certains os puissent jouer les uns sur les autres.

—Vous avez raison ; on dit qu'il sont réunis par des *articulations mobiles*. En général, dans une articulation, un os, arrondi à son extrémité, s'emboîte dans la cavité d'un autre os : les deux surfaces qui frottent l'une contre l'autre se recouvrent d'une membrane polie, constamment humectée, qui facilite le glissement ; des ligaments relient les deux os et une capsule enveloppe complètement l'articulation ; capsule et ligament sont élastiques, et maintiennent les os bout à bout, tout en leur permettant de se mouvoir l'un contre l'autre.

Il peut arriver cependant, dans une chute ou un mouvement trop brusque, que l'un des os sorte de la cavité qui lui correspond ; on dit alors qu'il y a *luxa-*

tion. Savez-vous, Paul, ce qu'il faut faire en pareil cas ?

—Aller chercher le médecin au plus vite, et rester immobile en attendant.

—Cela ne suffit pas ; il importe, afin d'éviter une inflammation qui pourrait avoir de graves conséquences, de maintenir l'articulation dans l'eau froide jusqu'à l'arrivée du médecin ; celui-ci palpe les os pour se rendre compte de la nature du mal, puis il tire très fort sur l'os démis de façon à le ramener en place ; il recommande le repos pendant quelques jours pour que l'enveloppe de l'articulation, qui s'était déformée, revienne à son état primitif, et que les membranes, plus ou moins altérées par le déplacement des os, se réparent.

III

Voici un os fraîchement extrait de l'animal ; examinons-le de près ; je râcle la surface avec un couteau. Pierre voit-il quelque chose ?

—Je remarque qu'une membrane recouvre l'os.

—Cette membrane est la *périoste* ; au-dessous se trouve l'os *proprement dit* ; il est creusé d'un canal contenant une substance jaunâtre, grasseuse, fort estimée des gourmets : c'est la *moelle*.

L'os s'accroît par l'extérieur ; le périoste fabrique lui-même la substance osseuse à l'aide d'éléments qu'il trouve dans le sang ; ce rôle très important du périoste est mis à profit en chirurgie : quand un os a été brisé, le périoste, continuant à former des couches osseuses, soude la fracture absolument comme la sève qui circule dans l'arbre forme du bois et soude le greffon sur son sujet ; mais l'opération va très lentement, et il est nécessaire de maintenir les parties brisées en contact parfait pendant un certain temps ; c'est dans ce but que le médecin pose un appareil.

La constitution de la substance osseuse est mise en évidence par la petite expérience que voici : C'est un os qui plonge depuis quelques heures dans de l'acide chlorhydrique étendu ; une partie est peu à peu dissoute par l'acide : c'est une *matière minérale* de couleur blanche, très dure, et qui donne à l'os sa solidité ;

il reste une partie cartilagineuse, flexible, qui conserve la forme de l'os et que l'on nomme *osséine*. La matière minérale contient elle-même deux corps qu'il importe de retenir : la chaux et le phosphore.

Dans le tout jeune âge, les os contiennent peu de matière minérale et beaucoup d'osséine ; les os sont alors flexibles et susceptibles de se déformer facilement : voilà pourquoi les enfants que l'on fait marcher trop tôt ont les jambes tordues, c'est pour la même raison que les mamans vous recommandent de ne pas frapper sur le crâne de vos jeunes frères. Par contre, ces os se rompent moins facilement que dans un âge plus avancé et rendent moins dangereuses les nombreuses culbutes de l'enfant.

Peu à peu, au fur et à mesure que l'individu avance en âge, la matière minérale se forme, les os deviennent rigides : à cet égard, une nourriture riche en phosphore et en chaux convient plus spécialement aux enfants : tels sont le *pain*, le *lait*, les *œufs* etc... Quelquefois cependant les os restent faibles ; le médecin conseille alors de prendre un médicament, le lactophosphate de chaux, auquel on substitue souvent le *poisson*, qui contient beaucoup de phosphore, et l'*eau de chaux* en mélange avec la boisson.

Des os on retire un corps, qui sert à la fabrication des allumettes.

—Le *phosphore* ?

—Oui, et c'est précisément à la présence du phosphore dans les os que sont dus ces phénomènes très curieux que l'on observe quelque fois, le soir dans les cimetières.

—Les *feux-follets* ?

C'est cela. L'osséine elle-même peut être partiellement extraite des os : elle est employée à fabriquer la *colle forte* des menuisiers.

On se sert également des os pour fabriquer le *noir animal* qui est obtenu en calcinant les os en vase clos : il se présente sous l'aspect d'une poudre noire composée de la substance minérale de l'os et du charbon provenant de la combustion incomplète de l'osséine ; cette poudre a la propriété d'absorber les matières colo-

III

LES PETITES SOEURS.

Elles vont la main dans la main,
On ne les voit jamais qu'ensemble ;
Sans que l'une à l'autre ressemble,
Toujours sur le même chemin,
Elles vont la main dans la main.

Deux fleurs sur une seule branche
S'embrassent toujours d'un côté,
Même quand l'arbre est agité ;
L'une étant rose et l'autre blanche,
Deux fleurs sur une seule branche !

Où sont donc les petites sœurs ?
Dit chacun de nous, qu'il demande,
La plus petite ou la plus grande ;
Elles ont d'égales douceurs ;
Où sont donc les petites sœurs ?

L'une veut tout ce que veut l'autre,
Dans l'étude ou dans le plaisir ;
Chacune oubliant son désir
Pour leur bonheur et pour le nôtre,
L'une veut tout ce que veut l'autre.

Aux œuvres du cœur ou des doigts,
Prompte l'une et l'autre à bien faire,
Chacune est la petite mère,
La petite sœur, à la fois.
Aux œuvres du cœur et des doigts.

Jamais de pleurs ni de querelles,
Au salon pas plus qu'au berceau ;
Les bijoux après le cerceau,
Tout gaiement se partage entre elles...
Jamais de pleurs ni de querelles.

Elles vont la main dans la main,
On ne les voit jamais qu'ensemble ;
Sans que l'une à l'autre ressemble,
Tours sur le même chemin,
Elles vont la main dans la main.

VICTOR DE LAPRADE.

DICTÉES D'ORTHOGRAPHE
USUELLE

I

On dit peu de choses solides lorsqu'on cherche à en dire d'extraordinaires.— L'œil du perroquet est placée dans une peau blanche, nue et farineuse.— La figuration des minéraux dépend des parties organiques qu'ils renferment.— L'orgueil n'est jamais mieux déguisé que lorsqu'il se cache sous la figure de l'humilité.— La réflexion augmente les forces de l'esprit, comme l'exercice celles du corps.— Les oiseaux qui ont la langue fourchue sifflent plutôt qu'ils ne jasant.— La sincé-

rantes ; on filtre le sirop de sucre sur du noir animal, il se décolore et peut ainsi prendre, en cristallisant, la blancheur que vous connaissez.

A cause de sa dureté, l'os peut être employé dans la fabrication de divers objets : manches de couteaux, boutons, anses d'ustensiles, jouets etc....

Le phosphore et la chaux sont des substances précieuses en agriculture, et certaines plantes, les céréales en particulier, en absorbent beaucoup ; aussi les os sont-ils employés comme fertilisants. Dans les endroits où les raffineries sont nombreuses, on utilise, en guise d'engrais, le noir animal qui a servi comme décolorant. Des os bruts, en grande quantité, sont également livrés à l'industrie, qui les transforme en *superphosphate de chaux* : c'est là un engrais excellent dont les expériences de culture démonstrative vous montrent toute la puissance fertilisante.

F. FÉLISAZ.

EXERCICES DE MÉMOIRE ET DE
RÉCITATION.

I

L'ENFANT PUNI.

Enfant, pourquoi ces pleurs ?— Mon maître m'a puni
Pour un devoir que je n'ai pas fini.
— Enfant, dis, que fais-tu, quand un faux pas à terre
Te fait tomber ?— Je me relève et j'espère
Que personne alentour ne se moque de moi.
— Eh ! fais de même, enfant, relève toi !
Vite au travail, et vite achève ton ouvrage ;
Au lieu de rire, on dira : Qu'il est sage !

ALCUN.

II

LES DEUX PICOTINS.

Plein de réflexion et de sagacité
Un âne s'était arrêté
Devant deux picotins d'avoine appétissante.
" Par lequel, disait il, commencer mon festin ?
La question est grave et fort embarrassante ;
De plus - avant que nous y perdraient leur latin."
Ce doute le tenait en une peine extrême.
Un cheval survenant résolut le problème :
Sous le nez de la bête aux calculs incertains :
Il mangea les deux picotins.
Vous, dont l'âme s'endort indécise, hésitante,
Entre les lots heureux que le sort vous présente,
Choisissez, ou bientôt un plus adroit viendra
Qui l'avoine vous mangera.

LACHAMBEAUDIE.

rité est le garant de nos paroles et la caution de nos pensées.—On fausse son esprit, sa conscience, sa raison, comme on gâte son estomac.—C'est lorsque l'homme gémit sur la terre, qu'il tourne ses regards vers le ciel.—Les métaux les plus polis et les gommes les plus précieuses se trouvent entre les deux tropiques.— Quand on a gâté sa constitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remèdes.—Les peuples les plus grossiers et les plus barbares entendent le langage des cieux.—Dieu a établi les cieux sur nos têtes, comme les hérants célestes qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers sa grandeur.—La vérité seule forme des hommes héroïques.—C'est dans un morceau d'ambre que la propriété électrique fut aperçue pour la première fois, et l'homme est parti de ce point pour arracher la foudre au ciel.—Un oiseau dans la main, dit un proverbe, vaut mieux que deux dans un buisson.—L'esprit et le bon sens sont deux choses que l'on trouve réunies rarement.—Ni l'absence ni le temps ne doivent effacer le souvenir d'un bienfait.—Les bons et les mauvais procédés sont les indices du cœur.—Les demi-savants sont les plus sujets à l'opiniâtreté.—Les sourds-muets se servent de signes au moyen desquels ils se comprennent les uns les autres.

II

Celui qui connaît tout le prix d'une heureuse médiocrité, préfère une demeure simple et décente à ces magnifiques palais qui attirent l'envie.—Ne publie pas d'avance ce que tu comptes faire : tu manquerais ton but, et tu prêteras à rire aux envieux.—La modestie en pensées, en paroles et en actions, est la première grâce des femmes.—La vanité, de sa nature, est calomniatrice ; elle déprécie pour se donner du relief.—Les hommes ne jugent des vices et des vertus que par ce qui les choque ou les accommode.—Ne murmurons jamais contre les décrets de la Providence.—L'exagération est la rhétorique des esprits faibles et la logique des esprits faux.—La fortune est si extravagante qu'il n'y a rien qu'on ne puisse attendre de ses caprices.— La

mousse pousse sur le tronc des arbres et sur le toit des maisons.—La divine Providence fait tourner à notre avantage même ce qui nous semble le plus pénible et le plus malheureux.—Rien ne calcule mieux que l'amour-propre ; que de gens qui nous font un compliment pour en recevoir dix !—Bien écouter et bien répondre est une des plus grandes perfectiones qu'on puisse avoir dans la conversation.—La bénédiction du Seigneur se répand sur la maison du riche bienfaisant.—La découverte du verre permit de cultiver, sous les glaces du cercle polaire, les fruits de la zone torride.—La chaleur naturelle est plus élevée dans les oiseaux que dans les mammifères, et beaucoup plus grande dans ces derniers que dans les reptiles et les poissons.—La poésie n'embellit l'erreur qu'aux yeux de ceux qui ne connaissent pas les charmes de la vérité.—Les plaisanteries ne sont bonnes que quand elles sont servies toutes chaudes.—L'Egypte fut le berceau de la chimie, que les Arabes apportèrent en Occident sous le nom d'alchimie.

III

Dans la vie, quelles que soient notre force et notre puissance, quelque haute que soit la position que nous occupons, nous avons souvent besoin d'avoir recours à de plus petits que nous, c'est-à-dire à des gens placés dans une condition inférieure.—Prenez garde aux petites dépenses ; une petite voie d'eau submergera un grand vaisseau.—La soie et le satin, l'écarlate et le velours, éteignent le feu de la cuisine.—Les hommes sérieux résolvent les problèmes les plus difficiles.—Nous faisons mal quand nous nous moquons de ceux qui sont disgraciés de la nature.—Choisissez bien vos amis : car, de même qu'un fruit mauvais gâte les bons, si vous avez un mauvais camarade, il pourra vous donner de mauvais conseils et de mauvais exemples.—La vieillesse, si hideuse aux regards de beaucoup de gens qui l'ont atteinte sans s'en douter, n'est pour les sages qu'un poste tranquille où, se trouvant à l'abri des orages et des périls qu'ils ont courus, ils aiment à se rappeler

tous les accidents variés de la route qu'ils ont parcourue.—Le péché exerce dans l'âme des ravages plus désastreux que la mort n'en exerce sur les cadavres ; il ternit et défigure la beauté morale ; il obscurcit l'intelligence, endurecit le cœur, et abaisse l'homme au niveau de la brute.—La vraie charité ne calcule pas les services ; elle ne compte pas les privations et les peines ; elle surmonte les répugnances, et se fait toute à tous.—La négligence dans la vie spirituelle est semblable à l'une de ces plaies mortelles, d'abord imperceptibles, qui peu à peu s'étendent sur le corps tout entier, et le rendent méconnaissable.—La science chrétienne n'est pas donnée à ceux qui n'y cherchent que la satisfaction de leur curiosité. C'est dans la vie pratique, et non dans les théories, que toutes les questions s'éclaircissent au temps opportun.

IV

DES LAPONS.

En parcourant la surface de la terre, et en commençant par le nord, on trouve en Laponie et sur les côtes septentrionales de la Sibérie une race d'hommes de petite stature, d'une figure bizarre, dont la physionomie est aussi sauvage que les mœurs. Ces hommes, qui paraissent avoir dégénéré de l'espèce humaine, ne laissent pas d'être nombreux et d'occuper de très vastes contrées : les Lapons, les Samoyèdes, les Groënlandais, semblent être tous de la même race, qui s'est étendue et multipliée le long des côtes des mers septentrionales, dans des déserts et sous un climat inhabitable pour toutes les autres nations. Tous ces peuples ont le visage large et plat, le nez camus et écrasé, les paupières retirées vers les tempes, les joues extrêmement élevées, la bouche très grande, le bas du visage étroit, les lèvres grosses et relevées, la voix grêle, la tête grosse, la peau basanée. La plupart n'ont que quatre pieds de hauteur, et les plus grands en ont quatre et demi. Cette race est, comme l'on voit, bien différente des autres : il semble que ce soit une espèce particulière, dont tous les individus ne sont que des avortons ; car s'il y a des difformités

parmi ces peuples, elles ne tombent que sur le plus ou moins de difformité. (Poitevin, *Cours gradué de Dictées.*)

PHRASES A CORRIGER.

1. En Angleterre, les députés ne reçoivent aucune indemnité. Et, cependant, c'est au parlement anglais où l'on trouve le plus d'honnêteté naturelle.

2. Sauf quelques honorables exceptions, le ton de la presse protestante, d'un bout à l'autre du Canada, semble n'être que l'écho du cri barbare poussé il y a quelques vingt siècles : *Vae victis!* malheur aux vaincus !

3. Le *Herald* rapporte une conversation que quelqu'un a eu hier avec le ministre des Douanes.

4. Elle sut, en même temps, combiner l'exécution de son plan de manière à ce que tous les travaux s'exécutassent simultanément, pour ne perdre aucun instant.

5. Quelle que puisse être la gloire des grands sur la terre, elle a toujours à craindre la malignité de l'envie qui cherche à l'obscurcir. Hélas ! c'est à la cour où cette vérité n'a pas besoin de preuve.

6. Et cependant malgré que mes adversaires eussent obtenus le contrôle du gouvernement, l'on a procédé contre moi avec une lenteur inquiétante pour la justice et ruineuse pour moi.

7. Le bien que font nos prêtres et nos religieuses parmi nos compatriotes des Etats-Unis est immense. On en est frappé, quelque soient les centres canadiens que l'on visite.

8. On a gardé dans le cachot un registre indiquant le nombre d'heures que le prisonnier a dormies depuis sa condamnation.

9. Pussions-nous pratiquer ce commandement (l'amour du prochain) de manière à ce qu'on dise de nous ce qu'on disait des premiers chrétiens : Voyez comme ils s'aiment !

10. On ne doit pas laisser apercevoir trop tôt le dénouement de l'action, parce qu'alors l'intérêt serait détruit, et tout ce qu'on ajouterait serait évidemment inutile et même fatigant.

CORRECTIONS.

1.c'est au parlement anglais que.....
2.il y a quelque vingt siècles.....
3.quelqu'un a eue hier....
4.de manière que tous les travaux.....
5.c'est à la cour que cette vérité.....
6. Et cependant, bien que mes adversaires aient obtenu.....
7.quels que soient les centres.....
8.que le prisonnier a dormi.....
9.de manière qu'on dise de nous.....
10.et même fatigant.....

EXERCICES DE CALCUL.

I. Un domestique gagne \$450 par an ; il a reçu de son maître trois acomptes, de \$93.20, de \$148,15 et de \$124 40. Combien est-il dû sur son année ?

Réponse : \$84.25

Solution :

La somme des acomptes = \$93 20 + 148.15 + 15 + 124.40 = \$365.75.

Il reste dû au domestique \$450 - 365.75 = 84.25.

II. Multiplier 240 par 18, et diviser le produit par 90 multiplié par 6.

Réponse : 8

Solution :

$$\frac{240 \times 18}{90 \times 6} = \frac{24 \times 3}{9} = \frac{24}{3} = 8.$$

III. Une pièce de vin coûte £62.8 : combien contient-elle de gallons si le gallon vaut 5s. 4d. ? (The Tutor's Assistant.)

Réponse : 234 gills.

Solution :

£62.8 = 14976 deniers.

5s. 4 = 64 deniers.

$$\frac{14976}{64} = 234 \text{ gallons.}$$

IV. On a un terrain de 3 hectares 25 centiares, que l'on a cheté 37,500 francs. Combien faudra-t-il vendre le mètre carré pour gagner 17 francs par are ? (Journal d'Education de Bordeaux.)

Réponse : 1 fr. 41c.

Solution :

Prix d'achat du terrain..... fr. 37,500,00
 Projet à réaliser, fr. 17 × 300,25 = 5,104,25

Somme à laquelle le terrain doit être vendu..... 42,604,25

$$\text{Prix du mètre carré, } \frac{42604.25}{30025} = 1 \text{ fr. 41.}$$

V. Trouver la différence entre les $\frac{5}{8}$ et les $\frac{5}{6}$ de 63.

Réponse : 3½.

Solution :

$$\text{Les } \frac{5}{8} \text{ de } 63 = \frac{63 \times 5}{8} = 7 \times 8 = 56$$

$$\text{Les } \frac{5}{6} \text{ de } 63 = \frac{63 \times 5}{6} = 10 \frac{1}{2} \times 5 = 52 \frac{1}{2}.$$

$$\text{La différence demandée} = 56 - 52 \frac{1}{2} = 3 \frac{1}{2}.$$

VI. Si un homme reçoit les $\frac{9}{10}$ d'une piastre pour 1 journée de travail, combien recevra-t-il pour 15 journées ? (Davies' School Arithmetc.)

Réponse : \$13½.

Solution :

$$\frac{9}{10} \times 15 = \frac{9 \times 3}{2} = \frac{27}{2} = \$13 \frac{1}{2}.$$

VII. Une personne a acheté 70 mètres d'étoffe de soie de deux qualités, autant de l'une que de l'autre. La 2^e qualité coûte 15 fr. 25 c. le mètre, et 5 mètres de la 1^e qualité coûtent autant que 6 mètres $\frac{3}{4}$ de la seconde. Quel est le prix d'achat ? (Journal d'Education de Bordeaux.)

Réponse : 1254 fr. 05c.

Solution :

La soie de la 2^e qualité a coûté fr. 15.25 × 35 = fr. 533.75.

Le mètre de soie de la 1^e qualité a coûté $\frac{15.25 \times 6 \frac{3}{4}}{5} = \frac{102.93}{5} = 20.58.$

Cette dernière soie a coûté fr. 20.58 × 35 = fr. 720,30.

Le prix d'achat demandé = fr. 720.30 + fr. 533.75 = fr. 1254.05.

VIII. Le bourdon de Notre-Dame de Paris pèse 13,000 kilogrammes. Il est formé de 78 parties de cuivre et de 22 parties d'étain. Un kilogramme de cuivre coûte 3 fr. 10 c. Un kilogramme d'étain coûte 2 fr. 95 c. Quelle est la valeur du métal employé ? (*Journal d'Education de Bordeaux.*)

Réponse : 39,871 fr.

$$\text{La quantité de cuivre} = \frac{13000 \times 78}{100} = 130 \times 78 = 2860 \text{ kilo.}$$

$$\text{La quantité d'étain} = \frac{13000 \times 22}{100} = 130 \times 22 = 2860 \text{ kilo.}$$

$$\text{Le cuivre coûte fr. } 3.10 \times 10140 = \text{fr. } 31434$$

$$\text{L'étain coûte... fr. } 2.95 \times 2860 = 8437$$

$$\text{La valeur totale du métal} = \dots\dots\dots \text{fr. } 39,871$$

IX. Un Parisien fait venir de Bordeaux une barrique de vin, coûtant à Bordeaux 280 fr. et contenant 225 litres. Le transport par le chemin de fer revient à 11 fr. Les vins paient à leur entrée à Paris 10 fr. par hectolitre ; pour droit d'octroi 8 fr. par hectolitre ; plus 2 décimes par franc sur chacun des deux droits précités. A combien revient la bouteille de 0 litre 75 centi. litres de vin ? (*Journal d'Education de Bordeaux.*)

Réponse : 1 fr. 13 c.

Solution :

$$\text{Coût du vin à Bordeaux} \dots\dots\dots \text{fr. } 280.00$$

$$\text{Transport de Bordeaux à Paris} \dots\dots\dots 11.00$$

$$\text{Droit d'entrée à Paris} = \frac{220 \times 10}{100} = 22.50$$

$$\text{Droit d'octroi} = \frac{225 \times 8}{100} = \dots\dots\dots 18.00$$

$$\text{Prélèvement sur les deux droits précités} = 40.50 \times .2 = \dots\dots\dots 8.10$$

$$\text{Coût total du vin} \dots\dots\dots 339.60$$

$$225 \text{ litres donnent } \frac{225 \times 4}{3} = 300 \text{ bouteilles}$$

de 75 centilitres.

$$\text{Chaque bouteille revient à } \frac{339.60}{300} = 1 \text{ fr. } 13 \text{ c.}$$

X. Une pierre a 4 pieds $\frac{1}{2}$ de longueur, 2 pieds $\frac{3}{4}$ de largeur, et 3 pieds $\frac{1}{3}$ d'épaisseur : combien contient-elle de pieds cubes ? (*The Tutor's Assistant.*)

Réponse : 41 pieds $\frac{1}{4}$.

Solution :

$$\text{Le cube} = \text{le produit des 3 dimensions} = 4\frac{1}{2} \times 2\frac{3}{4} \times 3\frac{1}{3} = 41 \text{ pds } \frac{1}{4}.$$

XI. Partager un bois de 8000 mètres carrés entre trois personnes A, B, C, de manière que B reçoive 276 mètres de moins que A, et que C reçoive 1112 mètres de plus que B. (Terquem, *Exercices de Mathématiques.*)

Réponse : A 2480, B 2204, C 3316.

Solution :

Représentons par x mètres la part de A ; alors $(x - 276)$ = celle de B, et $(x - 276 + 1112$ ou $x + 836)$ = celle de C. Mais, d'après les données du problème,

$$x + x - 276 + x + 836 = 8000,$$

$$3x + 560 = 8000,$$

$$3x = 7440 :$$

$$x = \frac{7440}{3} = 2480$$

d'où

A recevra 2480 mètres, B $2480 - 276 = 2204$, et C $2480 + 836 = 3316$.

XII. Quel est le nombre dont le tiers multiplié par le carré donne 1944 ? (Terquem, *Exercices de Mathématiques.*)

Réponse : 18.

Solution :

Soit x = le nombre demandé ; alors $\frac{x}{3}$ et x^2 = le tiers et le carré de ce nombre. Mais, d'après les données du problème,

$$\frac{x}{3} \times x^2 = 1944,$$

$$\frac{x^3}{3} = 1944,$$

$$x^3 = 5832 :$$

d'où

$$x = \sqrt[3]{5832} = 18.$$

XIII. Quel est le nombre dont la moitié, le tiers et le quart, étant multipliés ensemble, et le produit augmenté de 32, donnent 4640 ? (Terquem, *Exercices de Mathématiques.*)

Réponse : 48.

Solution :

Représentons par x le nombre demandé ; alors, d'après les données du problème,

$$\frac{x}{2} \times \frac{x}{3} \times \frac{x}{4} = 4640 - 32,$$

$$\frac{x^3}{24} = 4603,$$

$$x^3 = 110,592 :$$

d'où

$$x = \sqrt[3]{110,592} = 48.$$

Tribune libre.**PROBLÈMES A RÉSOUDRE.**

A M. le Directeur du *Journal de l'Instruction publique*,

Monsieur le Directeur.

Je vous envoie trois petits problèmes que je vous prie d'insérer dans votre excellente revue.

Veuillez me permettre l'usage de votre journal pour remercier ceux qui ont résolu le problème que je proposais dans le numéro de novembre dernier.

Votre confrère et ami,

A.

Montréal, 15 janvier 1893.

Voici ces problèmes :

I. En vendant \$36 un baril d'huile, un marchand fait un profit de 8% : gagnerait-il ou perdrait-il, s'il le vendait \$32 ?

II. Un homme possède un certain nombre de piastres ; il veut les disposer en carré, et trouve qu'il lui manque 25 pièces ; mais s'il diminuait de deux chaque côté du carré, il en aurait 31 de reste : combien de piastres a-t-il ?

III. Partager \$2100 entre quatre créanciers A, B, C, D, à raison du montant de leur créance. La créance de A est à celle de B comme 2 : 3 ; la créance de B est à celle de C comme 4 : 5 ; la créance de C est à celle de D comme 6 : 7.

Lecture pour tous.**A PROPOS DE REFORMES****L'ENSEIGNEMENT**

(*La Presse* du 27 décembre dernier.)

Depuis quelques mois un vent de réformes souffle sur notre province. Certains esprits se sont éclairés, d'autres sont devenus pointilleux, et il en est, enfin, chez qui l'on a constaté des tendances légèrement révolutionnaires. Les réformateurs voudraient opérer un peu partout ; mais, en plus d'un cas, ils errent à côté du chemin qui les conduirait au but.

Nous n'avons pas l'intention d'analyser tous les projets, plus ou moins raisonnables, qui ont été exposés dans les journaux. Nous n'entreprendrons même de résoudre aucun des intéressants problèmes dont on s'occupe aujourd'hui ; mais, en appuyant une idée relativement neuve, bien qu'en apparence complètement ignorée, peut-être coopérons-nous à l'accomplissement d'une œuvre utile. Nous indiquerons, certainement, la meilleure marche à suivre pour arriver à un résultat satisfaisant en ce qui concerne une question fort agitée : la réforme de l'enseignement.

Un grand nombre de nos hommes de lettres se sont crus obligés d'écrire sur ce sujet. Ils ont publié des monceaux d'articles généralement peu remarquables et ne renfermant guère qu'un déluge de phrases au milieu desquelles nous avons vainement tenté de pêcher quelques idées justes ou bien définies.

Et puis presque tous ont parlé de parti pris, d'aucuns voulant la réforme complète, d'autres déclarant et soutenant mordicus que tout était pour le mieux dans le meilleur des enseignements.

L'optimisme et le pessimisme peuvent être également funestes.

Si, avant de prendre une décision, les membres du Conseil de l'Instruction veulent s'inspirer du sentiment général, il faut qu'ils aient sous les yeux l'opinion de gens impartiaux et compétents.

Jusqu'à présent les écrivains n'ont pris en considération que les phrases de leurs confrères. Or, il nous semble que certains hommes, appelés dédaigneusement "maîtres d'école," et dont l'avis paraît peu recherché, pourraient, eux aussi, donner de bons conseils.

Étant théoriciens et praticiens, ils doivent, mieux que de simples pédagogues improvisés, connaître les défauts du programme actuellement en vigueur et les améliorations qu'il conviendrait d'y apporter.

L'Opinion Publique disait l'autre jour, au cours d'un article sur la réforme de l'enseignement : "Il y aurait peut-être lieu de remarquer ici que les chefs des corps enseignants, qui reconnaissent de bonne grâce la nécessité de réformes, de-

vraient être les premiers à savoir exactement à quel endroit particulier existe le mal, et travailler de suite à le faire disparaître."

Cette remarque ne serait-elle pas absolument juste ?

Pourquoi, en ce cas, ne consulte-t-on pas les instituteurs ?

Pourquoi, lorsqu'ils parlent, fait-on la sourde oreille ?

Pourquoi, si on leur reconnaît la compétence nécessaire pour rédiger un bon programme d'études, ne s'attache-t-on pas à leur fournir les moyens de se rendre utiles en cette occasion ?

Veut-on simplement éterniser la discussion entre journalistes, ou désire-t-on réellement des réformes ?

Si l'on veut des réformes efficaces que l'on s'adresse aux instituteurs, que l'on place un ou deux hommes du métier au Conseil de l'Instruction publique. Est-ce qu'un inspecteur d'écoles ne serait pas là tout aussi bien à sa place qu'un juge ou qu'un journaliste ?

Comme le faisait remarquer, il y a quelques semaines, M. U.-E. Archambault, dans un discours très admiré, on ne trouve pas un seul instituteur, laïque ou religieux, dans la partie dirigeante de l'Instruction publique.

"Pourquoi cette exclusion qui paraît systématique ? continuait le directeur général des écoles de Montréal.

"La direction de l'Eglise est confiée aux théologiens, il ne saurait en être autrement ;

"L'application des lois requiert le ministère des avocats et des notaires, c'est parfaitement juste ;

"Tout ce qui concerne la santé est du ressort du médecin, c'est dans l'ordre.

"La même organisation a lieu pour le commerce, l'industrie et l'agriculture.

"L'Instruction publique seule fait exception ; elle est organisée et dirigée, à tous ses degrés, par des hommes de toutes les professions, excepté par des instituteurs.

"Il semblerait pourtant naturel que l'instituteur fût au moins consulté pour l'établissement des programmes d'études, le choix des livres de classe, etc."

Croit-on que la voix de ce vétéran de l'enseignement a été entendue ?

Nullement. Il a prêché dans le désert.

Nous n'assitions pas à la fête de M. Lacroix, à l'occasion de laquelle le discours dont nous avons cité une partie a été prononcé ; mais nous avons appris que M. Ouimet, surintendant de l'Instruction publique, qui y était présent, a répondu à M. Archambault à peu près en ces termes :

"Il n'y a pas un praticien au Conseil de l'Instruction publique ; mais c'est là une lacune facile à combler."

Or, récemment, par suite de la démission de l'hon. juge Bossé, une place était vacante au dit conseil.

Que croit-on qu'il advint ?

Au lieu d'un praticien on choisit un journaliste. Le démissionnaire fut remplacé par M. Chapais...

Et la lacune reste toujours à combler.

Qui en souffre ? C'est toute la génération qui pousse. Ce sera, dans quelques années, tout le pays.

Comme nous l'avons dit au début de cet article, nous ne cherchons pas ici à donner du poids à notre propre opinion. Nous nous bornons à relever les idées émises par des hommes dont l'avis doit faire autorité, attendu qu'il est le résultat de l'expérience.

Dans le *Journal de l'Instruction publique*, numéro d'avril 1892, nous trouvons un discours prononcé au cours d'une conférence des instituteurs à l'école normale Jacques-Cartier, par M. A. Chatigny.

A propos de la réforme de l'enseignement l'orateur a dit :

"Ceux dont l'expérience active de l'enseignement pourrait être utile ne sont point consultés que je sache, n'ont pas voix au conseil où s'élaborent les programmes d'études. Est-ce que le corps des instituteurs n'est pas le seul qui ne soit pas consulté quand il s'agit de choses qui le concernent ?..."

"Pourtant, Messieurs, le corps enseignant contient dans son sein des hommes d'une capacité reconnue ; des hommes qui ont blanchi dans l'enseignement ; des hommes qui, par leurs connaissances, leur haute intelligence leur solide jugement

aussi bien que leur longue expérience ne dépareraient pas le fauteuil de conseiller et pourraient rendre d'immenses services à la cause de l'éducation."

D'ailleurs, les instituteurs ne sont pas seuls à désirer la réforme dont nous parlons.

Le ministre de l'Instruction publique de la province d'Ontario disait, il y a quelques mois, devant les membres de l'*Ontario Education Association*, que les instituteurs devraient guider le conseil. et non être guidés par ce dernier.

En faisant allusion à ces paroles qu'il approuvait sans réserves, l'*Educational Journal*, de Toronto, numéro de mai 1892, exprimait une excellente idée, celle de la création d'un conseil d'aviseurs officiels composé d'instituteurs. Citons :

"Ne devrait-il pas y avoir dans le système une clause d'après laquelle ceux qui sont chargés de l'éducation dans la province pourraient exprimer leurs idées sur les questions importantes ? En d'autres termes, ne devrait-il pas y avoir un comité central ou un autre corps de professeurs autorisés à donner leur avis officiel, sinon décisif, sur toutes les questions concernant les principes de l'éducation ?"

Hélas ! toutes ces manifestations d'une opinion unanime parmi la classe la plus compétente en fait de questions d'éducation sont restées infructueuses.

Pourquoi ? Ne serait-ce pas parce que la presse qui pénètre au milieu des masses est restée indifférente ?

La question s'impose, cependant, à la considération du public.

Il est certain que si l'on veut réformer l'enseignement avec la plus grande sagesse possible, il faut d'abord réformer la direction de l'Instruction publique dans le sens indiqué plus haut.

Et si l'idée qui fait le sujet de cet article reçoit l'accueil qu'elle nous paraît mériter, si l'on se souvient de la morale de la fable, du vacher et du garde-chasse, si, en un mot, "la raison finit par avoir raison," il sera permis d'espérer que des réformes utiles seront opérées, à courte échéance, dans nos programmes d'études, pour le plus grand avantage de la jeunesse.

LÉON FAMELART.

L'INSTRUCTION DES ENFANTS

Une chose qui me surprend toujours est celle-ci : je suppose qu'un cultivateur ait plusieurs fils ; si l'un d'eux veut se faire médecin, avocat ou notaire, il fait d'abord un cours d'études et passe ensuite quatre ou cinq ans à suivre des cours spéciaux, à faire des études qui lui permettront de réussir dans le monde ; par contre, si l'un d'eux embrasse l'état de cultivateur, il est toujours assez instruit ; le père le retire le plus tôt possible ; il est à l'ouvrage du matin au soir, il n'a aucun temps pour étudier et acquérir des connaissances indispensables, aujourd'hui, à l'état de cultivateur.

Suivant moi, le cultivateur qui agit ainsi avec ses enfants n'agit pas avec justice ; le fils qu'il destine à une profession libérale est mieux partagé que celui qu'il destine à la culture de la terre. À l'un et à l'autre, il faut des connaissances nécessaires pour qu'ils puissent réussir dans l'état qu'ils ont choisi. Pourquoi les refuser à l'un et les procurer à l'autre ?

Le jour n'est pas loin où le cultivateur prospère sera le cultivateur instruit, celui qui ne travaillera pas en aveugle, mais avec raisonnement et science. Ce jour-là, le cultivateur aura conquis sa véritable place dans les degrés de l'échelle sociale. — *Le Monde* du 13 janvier courant.

INSCRIPTION POUR LES LIVRES.

Ici rangés au gré du maître
 Qui de nos œuvres a fait choix.
 Nous le divertirons peut-être,
 Et l'endormirons quelquefois.
 — Auteurs que j'estime et que j'aime,
 Imprimés chez Barbin, Elzévir, Le Petit.
 Qu'à mon tour ne puis-je, de même,
 Vous imprimer dans mon esprit !
 Savoir ensemble instruire et plaire
 N'est pas une petite affaire.
 Un auteur est assez heureux,
 Quand il sait faire l'un des deux.
 O vous ! qui par le dos voyez tant d'écrivains.
 Les uns géants, les autres nains
 N'en jugez point sur l'apparence :
 L'esprit, plus que la taille, en fait la différence.

(La Monnoye.)

LA DISCRÉTION

Quand vous méditez un projet,
 Ne publiez point votre affaire :
 On se repent toujours d'un langage indiscret.
 Et presque jamais du mystère,
 Le causeur dit tout ce qu'il sait ;
 L'étourdi ce qu'il ne sait guère ;
 Les jeunes ce qu'ils font, les vieux ce qu'ils ont fait ;
 Et les sots ce qu'ils veulent faire.

(Panard.)

DU CHOIX DES LECTURES.

La lecture d'un grand nombre de volumes au hasard et sans choix ne laisse qu'une impression vague et fugitive. Il faut vous en tenir à une petite quantité de livres, et vous en nourrir si vous voulez en tirer quelque chose qui pénètre et demeure dans votre esprit. Les lectures choisies et suivies profitent ; les lectures variées ne font que distraire. Un homme qui veut arriver au but de son voyage ne doit tenir qu'un seul chemin, sans s'écarter dans plusieurs.

(Sénèque.)

HYGIÈNE.

COMMENT SE PRÉSERVER DES REFROIDISSEMENTS ?

Tenez votre bouche fermée.

Si tout le monde voulait suivre à la lettre cette recommandation, aussi simple qu'efficace, on éviterait un grand nombre de refroidissements, de rhumes et de maladies saisonnières.

Notre collègue fait honneur de l'idée à M. Catlin, le célèbre voyageur à travers les tribus indiennes de l'Amérique du Nord.

Après avoir constaté qu'elles étaient indemnes d'un nombre considérable d'affections qui sévissent parmi les nations civilisées, M. Catlin a cru pouvoir en trouver la cause principale dans l'habitude que les Indiens ont contractée dès leur jeune âge, de tenir la bouche fermée en dehors des moments du repas et de la conversation. L'éducation maternelle se préoccupe constamment de ce mode habituel de respiration.

N'est-il pas en effet plus rationnel de faire traverser à l'air ambiant qui doit pénétrer dans les poumons la voie déviée et sinueuse des narines, au lieu de la voie directe de la bouche !

"Au moral comme au physique, ajoute M. Catlin, l'adage FERMEZ VOTRE BOUCHE devrait former la plus belle devise du genre humain."

Sans vouloir contester l'originalité et

la nouveauté de l'idée, nous croyons devoir rappeler à nos lecteurs l'intéressant article du Dr Abbatts-Smith, intitulé COMMENT FAUT-IL RESPIRER ?

"Des milliers d'individus sont atteints d'affections graves du gosier et des poumons, parce qu'ils respirent par la bouche au lieu de respirer par les narines.

"La prévoyante nature a cependant donné pour destination à la bouche la faculté de manger, de boire, de parler, en réservant aux narines celle de sentir et de respirer."

"En respirant par la voie naturelle (les narines), l'air passe sur la membrane muqueuse qui tapisse l'ensemble des fosses nasales, s'échauffe à ce contact et acquiert ainsi la température même du corps avant de pénétrer dans les bronches.

"... Nous sommes convaincu, disait en terminant le Dr Abbatts-Smith, que si l'on voulait s'astreindre constamment à cette règle de "fermer la bouche," l'on obtiendrait une diminution notable dans le chiffre des affections des voies respiratoires qui comptent en Angleterre des milliers de victimes."

Ceci nous rappelle une excellente recommandation de notre savant confrère, le Dr Henri Bennet, de Menton, pour éviter l'essoufflement en montant un trop grand nombre d'étages.

Lorsque vous êtes arrivé au bas de l'escalier, arrêtez-vous une seconde, faites une large et longue inspiration, puis montez à votre pas ordinaire, en ayant soin de garder la bouche fermée."

EM. DESNE.

La Gymnastique scolaire.

LA FEMME DE MÉNAGE.

Pour les femmes qui pensent, je l'ai déjà répété cent fois, je crois le moment venu de réagir contre un courant qui leur fait trouver inférieurs les occupations, l'administration, l'entretien, l'économie de la maison, le foyer de la famille.

L'intérieur, pour la femme, est un royaume. si petit ou si grand, si modeste ou si luxueux qu'il soit. Elle y règne, et mieux que cela elle y gouverne.

Les devoirs féminins d'économie de soins, de travail, d'élégance sont de toutes les classes. Quelle différence dans les ressources et dans la condition d'une ouvrière, d'une paysanne, amoureuse de leur intérieur, y consacrant le peu d'heures dont elles disposent avec intelligence, avec ordre, ayant l'attrait du ménage propre et bien tenu, attirant, gardant, retenant l'homme auprès des enfants, le rendant fier de son *home* vis-à-vis de ses semblables moins bien partagés que lui ?

Pour une femme d'intérieur, tout devient utile ou utilisable. Chez le peuple, l'aisance s'accroît ; chez la bourgeoisie qui a le goût de sa maison, la fortune s'augmente. La famille qui compte des femmes d'intérieur prend plaisir aux réunions et le bonheur naît, se continue et se conserve dans les milieux qui bénéficieraient de toutes les joies qu'apportent les deux grandes vertus de la société et de l'individu : l'utilisation des ressources et la stabilité des goûts.

Associée de l'époux, réalisant l'idéal de l'union conjugale, la femme de plus en plus doit prendre sa part du labeur commun, des responsabilités du compagnon de sa vie. Ses facultés ne sont point identiques à celle de l'homme, mais elles sont égales, parce qu'elles sont complémentaires et réalisent le beau mot social d'équivalence.

Qu'elle embellisse le nid des enfants, la demeure de l'époux ; alors, lui-même à son tour songera à consulter sur ses affaires celle qui sait ordonner et administrer.

La joie que donne un intérieur soigné, ayant toutes choses classées, retrouvables et utilisées, que ces choses soient en petit ou en grand nombre, est plus complète qu'on ne croit pour tous les hommes, fussent-ils désordonnés eux-mêmes. Il y a là une œuvre qui n'a rien d'inférieur, comme beaucoup de femmes se l'imaginent, et l'une de mes fiertés a toujours été d'être ce qu'on appelle en France "une femme de ménage."

(JULIETTE ADAM.—*Le Franco-Canadien.*)

DE LA MAUVAISE HUMEUR.

La *mauvaise humeur* est le démon fatal qui, sous le nom de mauvaise disposition de l'esprit, a su prendre dans la société un empire despotique. C'est un mal qu'on ne peut nier ; mais il n'est pas permis de s'y soumettre. Un auteur moderne a conseillé au poète d'utiliser cette disposition de son esprit comme le statuaire fait du marbre qu'il façonne. Pourquoi ne pas appliquer à l'homme en général ce conseil adressé au poète ? La véritable hygiène n'est-elle pas aussi une *œuvre d'art* ? On devrait au moins essayer à l'élever à cette hauteur. Peut-être alors l'art d'embellir la vie deviendrait-il celui de la prolonger, comme il le fut chez les Grecs. Lavater a écrit un discours moral contre la mauvaise humeur. C'est un sujet qui pourroit convenir à un médecin. Personne ne peut se défendre de la tristesse ; mais tout le monde peut se débarrasser de la mauvaise humeur. Dans la première, il y a encore un certain charme : il y a de la poésie ; mais la mauvaise humeur n'a aucune espèce d'attrait, c'est la prose vulgaire de la vie, c'est la sœur de l'ennui et de la paresse, cette empoisonneuse qui amène lentement la mort. On peut dire avec raison que la mauvaise humeur est un péché contre le Saint-Esprit dans l'homme. Où prend-elle sa source ? D'abord dans l'*habitude*, "nourrice de l'homme" et ses vices. Si, dès l'enfance, nous étions accoutumés à ne demeurer jamais dans l'oisiveté, mais à consacrer chaque heure qui nous reste après des travaux sérieux, à des travaux agréables, jusqu'au moment où le doux sommeil viendrait nous apporter du repos et des rêves tranquilles, jamais, alors, nous ne serions mal disposés. Si, dès l'enfance, nous étions accoutumés à ne passer jamais au lit les belles heures du matin, nous ne connaîtrions pas cette indolence morose que produit généralement la sensation désagréable d'un réveil tardif. Si, dès l'enfance, nous étions habitués à voir tout en ordre autour de nous, bien certainement, par une disposition harmonieuse de l'âme, cet ordre extérieur se réfléchirait au dedans de nous-mêmes.

Dans une chambre bien tenue, l'âme éprouve une sorte de bien-être. Mais, dans l'art de se préserver de la mauvaise humeur, l'important est de saisir le moment opportun. L'homme ne peut pas être toujours disposé à tout; mais il a toujours une disposition quelconque. C'est ce qu'il ne faut jamais perdre de vue; on ne doit pas oublier que le changement, la variété, est une des lois qui régissent le monde. La solitude rend morose; suivant Platon, elle rend opiniâtre. Le commerce du monde peut amener les mêmes effets. Une agréable combinaison de ces deux façons de vivre produira le résultat opposé. Mais le préservatif le plus certain contre la mauvaise humeur, c'est la Religion, c'est la vraie connaissance de l'amour qui nous accompagne et guide nos pas. Un esprit ouvert à tout ce qui est bon n'a pas de peine à supporter ce qui est mauvais. Et si quelqu'un était assez malheureux pour apporter en ce triste monde la mauvaise humeur en partage, comme le privilège d'une nature mal organisée, qu'il se garde bien de se croire sage, ainsi qu'il arrive trop souvent; mais qu'il se considère comme un être malade, et que pour se délivrer de son tourment, il ne dédaigne pas les remèdes les plus amers. (Extrait de l'*Hygiène de l'Âme.*)

LA LÉGENDE DE L'EAU, DU FEU, DU VENT, ET DE L'HONNENR

L'Eau, le Feu, le Vent et l'Honneur voyageaient de compagnie. C'étaient quatre bons amis, marchant gaiement, comptant peu, ne se chagrinant point et s'amusant beaucoup. Un jour il fallut pourtant se séparer. Mais la séparation les attristait tous. Chacun s'en allait donc de son côté, ne sachant s'il reverrait ses autres compagnons, quand le Vent les arrêtant, leur dit: Or ça, mes beaux amis, nous ne pouvons pas nous quitter ainsi. Qui bien s'entend, souvent aime à se revoir! Donnons-nous donc rendez-vous afin que nous refassions ensemble, aussi joyeusement que nous venons de le faire, le tour du monde. Si le cœur vous en dit, où et

comment nous retrouverons-nous? Pour moi, ajouta-t-il, rien n'est plus facile. Sitôt que vous verrez frissonner les branches extrêmes des longs peupliers blancs, vous pourrez sans crainte vous dire: le Vent est là!

Si ce n'est que cela, interrompit l'Eau, pour moi la chose est des plus simples. Dès que vous apercevrez dans la plaine une petite touffe verte de joncs, arrachez-la; je serai dessous.

Un peu de fumée bleue s'envolant légère dans le ciel, fit à son tour le Feu, vous annoncera ma venue!

L'Honneur seul ne disait rien.

Tout triste, il restait là, considérant ses compagnons; des larmes lui montaient aux yeux.

Et toi, l'Honneur, tu ne nous dis rien, demandèrent-ils, tout surpris. Ne veux-tu plus jamais revenir avec nous! Apprenons-nous donc où et comment nous pourrions te retrouver et te reconnaître?

—Moi, répondit-il enfin, gravement, en secouant la tête. Hélas! mes pauvres amis, en nous quittant, nous nous séparons pour toujours. Qui m'a une fois perdu, ne me retrouve jamais plus.

Ce sont les vieux, en Provence, qui racontent cette naïve légende aux petits. Ceux-ci les écoutent, bouche béante, les yeux grands ouverts, ayant au fond de leur cœur quelque chose comme une crainte vague de cet Honneur, qui ne veut plus revenir.

Pour nous, il m'en souvient, chaque fois que le mistral soufflait, faisant claquer les branches, que nous allions arracher les petits joncs avec lesquels nous tressions de mignonnes et vertes corbeilles, ou que, par-dessus les toits rouges, un peu de fumée montait en flocons bleus, il nous revenait sans cesse à la mémoire l'histoire étrange de ce quatrième ami, qui partit et que les autres ne trouvèrent jamais plus!

FERNAND BEISSIER.

RENSEIGNEMENTS HISTORIQUES

Nous lisons dans le *Moniteur Acadien* du 20 décembre dernier :

“ Lorsque, au XIV^e siècle, les Scandi-

naves abordent au Groënland, les Esquimaux leur apprennent qu'au Sud, au bas de la baie de Chesapeake, on voit des hommes blancs, vêtus de longs habits de la même couleur, qui marchent en chantant et portant devant eux des bannières. Eh bien, ces hommes blancs, ce sont des moines, des Bénédictins. Une tempête les avait jetés, au XIII^e siècle, sur la côte d'Amérique, lorsqu'il croyaient voguer vers l'Islande (1).

« Nos archives historiques concordent, du reste, avec celles du Nord pour constater le grand fait de la découverte antécolumbienne de l'Amérique. La relation du voyage que deux nobles Vénitiens, les frères Zeni, firent au Groënland en 1380, et surtout la carte exacte qu'ils donnèrent de cette contrée, suffiraient seules pour le démontrer. Quelques documents nous renseignent, en outre, sur l'état de la religion dans les anciens établissements scandinaves de l'Amérique. D'après ces pièces, les rapports de l'Amérique avec l'Europe étaient si bien établis que, dès 1056, une bulle du pape Victor II range l'Amérique septentrionale parmi les contrées soumises à la juridiction de l'archevêque Adalberg de Hambourg. Des députés du Groënland viennent demander des missionnaires à Adalberg, et celui-ci s'empresse de déférer à leurs vœux. Plus tard, en 1181, un évêque nommé Eric, se rend du Groënland au Vinland, dans le but de convertir ceux de ses compatriotes encore retenus dans les liens de l'idolâtrie. Il est donc permis de considérer comme d'incontestables vestiges de cet apostolat primitif (2).

les traditions chrétiennes dont les explorateurs modernes retrouvèrent plus tard les débris.

« D'autres documents complètent nos connaissances sur la situation de l'Eglise catholique dans l'Amérique septentrionale. Les colons norvégiens, nous apprennent ces documents, avaient avec eux des évêques, et, jusqu'en 1418, on les voit

payer au Saint Siège une contribution de deux mille six cents livres pesant de dents de morses, à titre de dime et denier de St-Pierre (3). Les monuments viennent eux-mêmes offrir leur tribut à l'histoire antécolumbienne de l'Amérique. En effet, des voyageurs ne découvrirent-ils pas dans le nord de cette partie du monde, et notamment sur les rivages du Groënland, non seulement des inscriptions runiques, mais les ruines de plusieurs églises ?

« Durant le XIII^e siècle, on fait encore de nouvelles découvertes dans l'Amérique du nord, et surtout vers le pôle arctique. On les doit aux religieux qui habitèrent le Groënland : après s'être avancés jusqu'au fond de la mer de Baffin où les pêcheurs du nord avaient une station d'été, ces moines entrèrent dans le détroit de Barrow (4). Voilà comment de simples prêtres groënlandais traçaient la route d'une exploration qui devait être, six siècles plus tard, le plus beau titre de gloire des navigateurs de la Grande-Bretagne, de G. Parry et de John Ross (5).

« D'autres moines allèrent encore plus loin et s'enfoncèrent plus avant dans l'intérieur des terres, jusqu'au Mexique peut-être. Telle est du moins la conclusion que tire dom Pitra d'un ouvrage, qu'il cite dans son *Histoire de St Léger*. [*Histoire du moyen âge et de ses institutions*, par Oscar Havard.—Tours. Mame.]

DÉVELOPPEMENT DE LA POPULATION AUX ÉTATS-UNIS.

En ce pays d'Amérique où toutes choses semblent plus ou moins tenir du prodige, il est peu de spectacles plus curieux que celui de l'accroissement de la population aux États-Unis. Aussi, aidé par les statistiques officielles, publiées par le gouvernement de Washington, allons-nous essayer de noter, pour ces dernières années, les étapes d'un véritable phéno-

(1) Ce fait résulte des mémoires laissés par les navigateurs norvégiens, et que M. Christian Kahn a soigneusement recueillis.

(2) Rohrbacher *Hist. Univ. de l'Eglise Cath Paris*, 1849, t. XIV, page 81.

(3) Malte-Brun, *Annales des Voyages*, t. 10, p. 10.

(4) Christiani Rafn, *Antiquitates Americanae*, Copenhague, 1837, p. 80.

(5) T. Ross, *Narrative of a Second Voyage in search of a North west passage*. London, 1835.

mène dont les proportions sont uniques, croyons-nous, dans les annales de l'histoire des peuples.

Il est un fait bien établi, c'est que la population des Etats-Unis augmente d'une manière constante et avec une rapidité tout exceptionnelle. En effet, si nous comparons ce pays à l'Angleterre où cependant la race est si vivante, si productive, nous verrons qu'en 1847 la Grande-Bretagne comptait 27,573,400 habitants et qu'elle en compte actuellement 38,000,000, tandis que la population des Etats-Unis s'est élevée de 21,278,400 âmes en 1847, à 64,000,000 d'âmes qu'elle possède maintenant. L'accroissement a donc été du triple. Aussi les statisticiens s'accordent-ils à dire qu'en suivant la progression présente qui est de 32 pour 100, la population aura atteint le chiffre de 88,000,000 d'âmes en 1900.

Cette extraordinaire vitalité a effrayé à tort bien des gens, inquiets d'une superproduction dont on n'aperçoit pas encore les limites. Or, en Angleterre, il y a 310 habitants par mille carré; en Amérique, il n'y a que 18 habitants par mille carré, ce qui nous permet d'attendre longtemps encore l'émigration. Pour faire mieux ressortir toute l'inanité de ces craintes, nous dirons que le Texas seul, dont la superficie égale celle de la France, de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne réunies, ne contient que 2,235,500 âmes, alors que les pays mentionnées en contiennent 156,000,000. A égalité de densité, les Etats-Unis comptent une population de 1,100,000,000 d'âmes.

Si nous examinons maintenant l'augmentation signalée dans chaque province, nous constatons que, d'après les dernières statistiques, pour les douze années considérées, la proportion de l'accroissement dépasse 100 pour 100 dans neuf des Etats de l'Union et va jusqu'à atteindre 500 pour 100 dans le Nord-Dakota. En présence d'une aussi fabuleuse augmentation, toute espèce de commentaire devient superflu. Le mieux est de reproduire ici le tableau comparatif de la population des provinces en 1880 et en 1892.

ÉTATS DE L'UNION

	en 1880.	en 1892.
Alabama.....	1,262,500 h.	1,513,000 h.
Arkansas.....	802,500	1,250,000
Californie.....	864,000	1,500,000
Colorado.....	194,300	412,100
Connecticut.....	622,700	750,000
Delaware.....	146,600	175,000
Floride.....	269,500	450,000
Georgie.....	1,542,100	1,837,300
Idaho.....	32,600	113,900
Illinois.....	3,077,800	3,828,300
Indiana.....	1,978,300	2,440,000
Iowa.....	1,624,600	1,911,800
Kansas.....	906,000	1,470,000
Kentucky.....	1,648,600	2,220,000
Louisiane.....	939,900	1,148,500
Maine.....	648,900	1,121,900
Maryland.....	934,900 h.	1,042,300
Massachusetts.....	1,785,000	2,238,900
Michigan.....	1,636,900	2,250,000
Minnesota.....	780,700	1,500,000
Mississippi.....	1,131,500	1,490,000
Missouri.....	2,168,300	3,250,000
Montana.....	39,100	132,100
Nebraska.....	452,400	1,100,000
Nevada.....	45,700	62,200
New-Hampshire.....	346,900	376,600
New-Jersey.....	1,131,100	1,500,000
New-York.....	5,032,800	5,957,800
Nord-Caroline.....	1,309,700	1,750,000
Nord-Dakota.....	36,950	225,000
Ohio.....	3,198,000	4,000,000
Oregon.....	174,700	375,000
Pensylvanie.....	4,282,800	5,661,500
Rhode Island.....	276,500	345,500
Sud-Caroline.....	995,500	1,350,700
Sud-Dakota.....	98,200	375,000
Tennessee.....	1,542,300	1,800,000
Texas.....	1,691,790	2,235,500
Vermont.....	332,200	335,000
Virginie.....	1,512,500	2,000,000
Virginie Occi.....	618,400	762,700
Washington.....	75,100	349,300
Wisconsin.....	1,315,400	2,000,000
Wyoming.....	20,700	100,000

TERRITOIRES

	en 1880.	en 1892.
Alaska.....	33,400 h.	40,000 h.
Arizona.....	40,400	40,000
Colombie.....	177,600	240,600
N.-Mexique.....	119,500	115,000
Territoire indien...	61,800	68,100
Utah.....	145,900	229,800

Si maintenant nous considérons la population des villes en particulier, nous trouvons que l'accroissement est encore bien plus remarquable. En 1840, cette population ne représentait qu'un million et demi d'habitants, aujourd'hui elle dépasse 16 millions. Afin de limiter notre étude, nous ne donnerons les chiffres que

des villes dont la population est supérieure à 200,000 âmes, avec les chiffres comparatifs de 1880.

	en 1880.	en 1892.
New-York	1,266,200 h.	1,710,700 h.
Chicago	503,100	1,250,000
Philadelphie	847,100	1,225,000
Brooklyn	566,600	853,900
Saint-Louis	350,500	500,000
Baltimore.....	332,300	480,000
Boston	362,800	445,500
San Francisco.....	233,900	398,900
Cincinnati	255,100	325,000
Cleveland	160,100	275,000
Nouvelle-Orléans.....	216,000	260,000
Buffalo	151,000	255,500
Pittsburg.....	156,300	250,000
Detroit.....	116,300	233,000
Washington.....	147,200	229,700
Minneapolis.....	46,800	220,000
Saint-Paul.....	41,400	215,000
Milwaukee	115,500	210,000
Louisville	123,700	200,000

Ce tableau montre que l'augmentation moyenne dans les villes a été de 55 pour 100. Dans certains cas, pour Minneapolis et Saint-Paul, par exemple, elle atteint presque 400 pour cent. L'accroissement moyen des provinces n'est guère que de 25 pour 100 environ. Ces chiffres paraissent d'autant plus éloquents lorsque l'on vient à penser qu'il y a cinquante ans, San Francisco et Chicago, deux des principales métropoles américaines, n'existaient pour ainsi dire pas.

Enfin, il convient d'ajouter que l'immigration apporte chaque année son contingent à la population des Etats-Unis. Et ce contingent a son importance, puisque nous voyons sur les statistiques qu'en un seul jour du mois d'avril dernier, la ville de New-York a vu débarquer 5,435 émigrants européens, ce qui n'est pas une quantité négligeable.

Mais comme nous l'avons dit, les Etats-Unis n'ont rien à craindre pour bien des années à venir.—*Le Guide de l'Importateur.*

VARIETÉS.

Ottawa.—Le dernier rapport des évaluateurs municipaux de la capitale est très intéressant. La valeur cotisable est de \$18,586,185, soit une augmentation de \$290,400 en un an. La propriété cotisable pour les écoles publiques vaut

\$13,638,650, et pour les écoles séparées \$4,894,735. La première a augmenté de \$350,000 et la dernière a diminué de \$26,225.

La propriété immobilière vaut maintenant \$17,125,135, soit une augmentation de \$336,400. La propriété mobilière est de \$1,384,875, accusant une diminution de \$557,025.

* * *
La cité de Londres couvre une superficie de 687 milles carrés.

* * *
La valeur de la récolte du café au Mexique, pendant l'année dernière, est estimée à \$9,000,000.

* * *
Une comparaison des dépenses des gouvernements des Etats-Unis, de l'Angleterre et de la France est intéressante et instructive.

Les dépenses des Etats-Unis pour la présente année fiscale sont de \$542,000,000. De cette somme \$35,000,000 vont pour l'intérêt de la dette nationale et \$50,000,000 pour le fonds d'extinction, laissant une balance de \$457,000,000 pour les autres dépenses.

La dépense de l'Angleterre sera d'environ \$450,000,000. De cette somme 125 millions vont pour l'intérêt et l'extinction de la dette nationale, laissant une balance de \$325,000,000 pour les autres services, ou \$142,000,000 de moins que la dépense des Etats-Unis pour les mêmes services. Avec cette dépense la Grande-Bretagne maintient une armée six fois aussi nombreuse que celle des Etats-Unis, et la plus puissante marine du monde, avec 71,000 hommes sous les armes, ou sept fois plus que les matelots et marins de la marine américaine.

La France a la plus grosse dette de tous les pays du monde, et maintient une armée immense et une marine très puissante. Cependant, les dépenses annuelles de la France sont d'environ \$630,000,000, dont \$250,000,000 vont en paiement de l'intérêt et de l'extinction de la dette, laissant 380 millions pour couvrir tous les autres services, ou 70 millions de moins que les Etats-Unis.

* * *

L'œuvre de la Sainte-Enfance a, pendant l'exercice 1891-92, recueilli 3,527,116 francs, soit 93,000 francs de plus que l'année précédente. C'est le chiffre le plus élevé qu'elle ait jamais atteint.

* * *

Les religions aux Etats-Unis.—D'après des statistiques ecclésiastiques publiées, il y a quelque temps, par le surintendant Porter, il existe aux Etats-Unis près de 150 dénominations religieuses. On a trouvé des sectes qui comptent moins de 100 adhérents. Les sept grandes dénominations—congrégationalistes luthériens, méthodistes, presbytériens, catholiques romains, baptistes, et épiscopaliens—représentent 90 p. c. des édifices religieux et 89 p. c. de la valeur totale des propriétés ecclésiastiques. Le nombre total des temples de toutes croyances en 1890 était de 142,251 contre 38,183 en 1850. La valeur totale des propriétés ecclésiastiques s'élevait à \$641,221,303, contre \$87,448,371 en 1850.

La secte méthodiste est la plus nombreuse de toutes, et possède près d'un tiers des monuments religieux, tandis que les baptistes en possèdent plus d'un quart. Les catholiques romains ont progressé considérablement, et possèdent maintenant au delà de 18½% des propriétés ecclésiastiques contre 10½% en 1850. Sous ce rapport, l'Eglise catholique n'est surpassée que par la secte méthodiste qui réclame 20½% de la valeur totale.

D'après le dernier recensement, voici le nombre des membres des cinq principales dénominations religieuses : congrégationalistes, 512,571 ; luthériens, 1,199,514 ; presbytériens, 1,278,815 ; méthodistes, 4,255,377 ; catholiques romains, 6,210,450. Total : 13,496,522.

L'église nègre compte 2,379,100 membres avec une propriété ecclésiastique évaluée à \$13,403,000.

* * *

En 1892, la poste de New-York a distribué en ville 417,826,923 lettres et journaux. Pendant la même période, les recettes de la poste se sont élevées, en chiffres ronds, à 7 millions de dollars, et les dépenses à 2 millions et demi, soit un

produit d'environ 4 millions et demi de dollars.

* * *

La valeur des produits manufacturés aux Etats-Unis en 1892 est de \$7,315,000,000.

* * *

Le Surplus du C.P.R.—Les résultats actuels du chemin de fer du Pacifique canadien pour 1892 sont officiellement établis comme suit :

Recettes nettes.....	\$8,420,347
A ajouter : intérêts reçus sur prêts et dépôts.....	203,603
	<hr/>
	\$8,623,950
En déduisant les dépenses fixes accrues pendant l'année.....	5,102,018
	<hr/>
Le surplus a été.....	\$3,521,932
Sur ce chiffre, ont été payés deux dividendes supplémentaires de chacun 1 p. c.	1,300,000
	<hr/>
Laissant un surplus de.....	2,221,932
Surplus de l'année antérieure.....	\$4,701,599
	<hr/>
Surplus total reporté.....	\$6,923,531

BIBLIOGRAPHIE.

Catecismo de Higiene privada, por el DR J.-I. DESROCHES, traducido por el Dr Benito Avilés, director de *La Higiene*—Madrid, tipografia de los Huérfanos.

Nous avons déjà parlé dans le *Journal de l'Instruction publique*, de l'excellent petit ouvrage de notre compatriote, M. le Dr Desroches. Nous sommes heureux de constater aujourd'hui que le *Catéchisme d'Hygiène privée* a été apprécié à l'étranger, et que le Dr Avilés a cru devoir en donner une traduction, afin de l'introduire dans les écoles primaires de l'Espagne.

Nos félicitations à l'auteur.

* * *

Règlements du Conseil d'Hygiène de la province de Québec, avec appendice contenant : 1o *Définitions des conditions non-hygiéniques ou nuisances*,

20 *Loi d'Hygiène publique (1890)*,
30 *Articles du Code municipal intéres-*
sant l'hygiène.

C'est une brochure in-18 de 140 pages, où l'on trouve tous les renseignements nécessaires au maintien de la salubrité publique, de même que toutes les mesures propres à enrayer les maladies contagieuses une fois qu'elles se sont déclarées.

Nous conseillons fortement à nos lecteurs de se procurer ces *Règlements* s'ils ne les possèdent déjà.

* * *

Théorèmes et Problèmes de Géométrie élémentaire, par L. THÉLIE, professeur à l'École normale de Verviers.—Wesmael-Charlier, libraire, rue de Fer, 53, Namur (Belgique).

Tome I, livres I et II. — Prix : 3 fr. 50.
" II, " III et IV. — " 4 fr.
" III, " V et VI. — " 2 fr.
" IV, " VII et VIII " 2 fr.

L'ouvrage de M. Thélie contient un grand nombre de théorèmes et de problèmes dont la solution est tellement nette et précise, qu'une simple lecture suffit presque toujours pour la comprendre.

Il est appelé à rendre de grands services aux élèves qui se préparent à subir un examen sur la géométrie. Il sera aussi très utile aux instituteurs désireux de continuer eux-mêmes les études de géométrie qu'ils ont commencées à l'école normale.

Nous le recommandons spécialement aux jeunes gens qui se préparent aux examens d'entrée à l'École militaire. Il est très précieux pour les jeunes officiers et les sous-officiers qui veulent étudier isolément tout en faisant leur service.

A notre avis, l'ouvrage de M. Thélie doit être considéré comme le complément du *Traité de géométrie de Legendre*. Ce traité contient (beaucoup de personnes le diront avec nous) un grand nombre d'applications qui sont généralement difficiles à résoudre pour des commençants. Qu'ils consultent le livre de M. Thélie : ce livre sera pour eux un guide sûr, il leur rendra l'étude de la géométrie plus attrayante et il leur permettra de réaliser des progrès sérieux.

* * *

Recueil de 4200 Questions posées dans les examens de sortie aux écoles et aux sections normales d'instituteurs, par A. LEMA, professeur. — Wesmael-Charlier, libraire, rue de Fer, 53, Namur (Belgique). — Prix : 1 fr.

Le titre seul de cet ouvrage en indique l'importance. Les questions théoriques et pratiques y sont disposées par ordre de matières et de dates, ce qui facilite les recherches et permet de reconstituer aisément chaque épreuve dans son ensemble.

Mettant en relief les aspects particuliers sous lesquels diverses parties de l'enseignement normal ont

été considérées dans des examens, ce recueil montre comment le programme a été interprété par différents jurys et en fait ressortir l'esprit et la portée.

C'est donc un guide précieux pour les normalistes. Il leur fournit le moyen de se rendre compte du genre ordinaire et de la difficulté des questions posées à l'examen final ; il leur permet de s'y préparer avec sûreté et de diriger leurs répétitions en pleine connaissance de cause. En outre, il leur offre, pour chaque branche, de nombreuses applications auxquelles ils pourront s'exercer avec fruit pendant tout le cours de leurs études.

Sous un autre point de vue, ce questionnaire est aussi d'une utilité incontestable pour les professeurs d'écoles normales, d'athénées, de collèges, pour les régents et régentes d'écoles moyennes.

Ils y trouveront : *sujets de rédaction, — questions de grammaire française, flamande, allemande, d'histoire, de géographie, de sciences naturelles et de commerce ; — exercices et problèmes d'arithmétique, d'algèbre, de géométrie, etc., etc.*

Toutes ces questions, spécialement choisies ou rédigées par des examinateurs compétents, constituent d'excellents sujets de devoirs, et conviennent parfaitement pour les compositions trimestrielles, les examens de passage et de fin d'année.

* * *

L'Étudiant, mensuel en 1892, devient bi-mensuel, et s'appellera désormais **LE BON COMBAT**. Son programme portera spécialement sur les questions actuelles.

Nos meilleurs souhaits.

* * *

L'Oiseau-Mouche, journal littéraire et historique, paraissant tous les quinze jours (les vacances exceptées). — Prix de l'abonnement, 50 centins.

L'Oiseau-mouche se publie sous les auspices du Séminaire de Chicoutimi, par livraisons de 6 pages in 4°. Comme l'indique le sous-titre, il s'occupera de littérature et d'histoire, mais il mettra surtout ses lecteurs au courant des progrès rapides en tout genre qui s'opèrent dans l'intéressante vallée du Saguenay. Le premier numéro, que nous avons actuellement sous les yeux et le seul que nous ayons reçu, est bien fait et renferme une matière très variée.

Nous souhaitons au nouveau confrère un grand nombre d'abonnés.

Conditions d'Abonnement :

Le prix de l'abonnement est de **UN DOLLAR** par année, payable d'avance, pour le Canada et les États-Unis. Pour la France et les pays de l'union postale **six francs cinquante centimes**.

Nous ne pouvons fournir que les volumes V, VI, VII et VIII.

Prix de chaque volume broché : **Un Dollar**.
Chaque numéro se vend séparément **10 cent.**

CARON & CIE, Éditeurs,
35, rue St-Jacques, Montréal.